John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

L'HABITANT

DE LA

GUADELOUPE,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES.

Par M. MERCIER.

A NEUCHATEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.

1782.

FURSTLICHE HOFBIBLIOTHEK HECHINGEN

RPJCB

L'HABITANT

DE LA

GUADELOUPE.

AVERTISSEMENT.

Le fonds de cette picce eſt tiré d'un roman anglois, intitulé, Miſs Sidney Bidulph ; *il renferme un trait de morale ſi important, & dont l'application peut ſe faire ſi ſouvent dans le monde, que l'auteur n'a pu réſiſter à l'envie de le développer davantage, en le mettant ſur la ſcene. Il y a ajouté tous les acceſſoires propres à faire reſſortir les caracteres principaux. C'eſt au grand jour du théatre qu'il a cru devoir expoſer les maximes que lui offroit le ſujet de ſon ouvrage ; ſon but a été de livrer la guerre à la dureté de cœur & d'honorer les vertus compatiſſantes qui ſe cachent dans les rangs obſcurs de la ſociété.*

On trouve auſſi du même auteur, chez la Société Typographique,

ZOÉ, drame en trois actes.

LES TOMBEAUX DE VERONE, drame en cinq actes.

PERSONNAGES.

M. DORTIGNI, *financier.*
Madame DORTIGNI, *ſa femme.*
Madame MILVILLE, *veuve, ſœur de M. Dortigni.*
VANGLENNE, *couſin-germain de M. Dortigni.*
MULSON, *agent de change.*
BRIGITTE, *attachée à madame Milville.*

DEUX ENFANS *en bas âge.*
UN NOTAIRE.
UN DOMESTIQUE.
PLUSIEURS LAQUAIS.

La ſcene eſt à Paris.

L'HABITANT
DE LA
GUADELOUPE,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

M. DORTIGNI, Madame DORTIGNI.

(*M. Dortigni eſt devant un ſecretaire couvert de papiers. Madame Dortigni en déshabillé & dans une chaiſe longue.*)

DORTIGNI.

VOUS perdîtes beaucoup au jeu hier, madame; je ne vous confierai plus mon argent.

Madame DORTIGNI.

Que vous êtes mauſſade !.. Vous ne tenez pas compte des jours où je gagne.

DORTIGNI.

Il ne faut jamais perdre, madame... entendez-vous ?

Madame DORTIGNI.

Vous ne riſquez rien de m'avancer pour aujourd'hui cent louis ; nous ſerons de moitié. Je jouerai avec Artémiſe : c'eſt la folle la plus étourdie... Donnez-moi cent louis, vous dis-je, je vous réponds que j'en gagnerai mille, & nous partagerons.

DORTIGNI.

A la bonne heure : choiſiſſez vos adverſaires ; ne jouez point avec ces gens froids, réſervés, attentifs, qui obſervent tous les coups : faites la partie des têtes évaporées, des gens diſtraits... Voilà les bons joueurs.

Madame DORTIGNI.

Oh ! laiſſez-moi faire.

DORTIGNI.

Mais, madame, il eſt tems que je vous

faſſe une très-ſérieuſe réprimande ſur l'excès de vos dépenſes.

Madame DORTIGNI.

Mais, monſieur, faut-il vous répéter ce que je vous ai dit cent fois, que je ne vous ai épouſé que pour écarter la gêne ſous laquelle j'étois avant de me marier?

DORTIGNI.

Madame, je ne veux vous ravir aucun des privileges que donne l'état de femme mariée... Allez, courez, voyez le monde, recevez chez vous qui vous voudrez; mais de grace, ménagez ma bourſe... C'eſt le point eſſentiel.

Madame DORTIGNI.

Votre extrême économie ne regarde que moi... Et votre table, monſieur.... votre table?

DORTIGNI.

N'en jouiſſez-vous pas, madame?.. J'ai bien des raiſons pour me conduire comme je fais, & vous en conviendrez. On attire ainſi du monde, on prend un nom, un rang...

Vous ſavez que l'on conclut beaucoup plus d'affaires ſans mot dire à table qu'à la bourſe... Mais vos parures, madame, cela eſt effroyable.

Madame DORTIGNI.

Parle-t-on de cela?

DORTIGNI.

Plus de cinq cents louis d'or par an pour des marchandes de modes!

Madame DORTIGNI.

Il faut bien ſoutenir un luxe néceſſaire, & écraſer ces femmes de conſeillers, de préſidens, qui ſechent de dépit en me voyant.

DORTIGNI.

Heureuſement que rien ne me rebute, & que pour gagner un écu je ne trouve rien de difficile.

Madame DORTIGNI.

Je vous ſeconde de tout mon pouvoir... Je vous ai ménagé l'affaire du petit marquis... Lui avez-vous prêté?

DORTIGNI.

Oui.

Madame DORTIGNI.

Avec caution, intérêts d'avance.

DORTIGNI.

Oui, madame, & qui plus eſt, nantiſſement. Je ſonge à tout.

Madame DORTIGNI.

A merveille.

DORTIGNI.

Point d'intendant, vous le ſavez: je fais valoir moi-même tout mon bien, & j'y veille avec la plus ſcrupuleuſe attention... Mais à quoi ſert mon travail obſtiné, ſi vous continuez la dépenſe énorme?... Que ne prenez-vous ſur vos épargnes?

Madame DORTIGNI.

Vos reproches m'excedent... De mon côté j'agis aſſurément. Quelle femme eſt plus attentive que moi à déterrer les vieux malades qui paient les complaiſances? Mes ſoins aſſidus auprès de ce moribond pendant trois ſemaines que je l'ai dorloté, m'ont valu mes nouvelles boucles d'oreilles.... Elles ſont

ſuperbes. Quelqu'autre malade paiera l'aigrette.

DORTIGNI.

Ne les prenez que bien mourans, madame : qu'ils n'aillent point traîner ou en revenir ; car ceux qui en reviennent perdent ordinairement la mémoire de tout ce qu'on a fait pour eux.

Madame DORTIGNI.

J'en couche un en joue, & je vous proteſte que j'en attraperai un bon legs. Il n'ira pas plus de quatre mois.

DORTIGNI.

Bien, bien... De mon côté, je vous annonce, madame, que cette paire de flambeaux vermeils que vous avez vus ne me coûtent pas un ſol.

Madame DORTIGNI.

Voilà qui eſt admirable.

DORTIGNI.

C'eſt une nouvelle curatelle qui m'a valu cela..., Il n'y a rien de ſi lucratif.

Madame DORTIGNI.

Vous avez des momens où vous êtes un homme vraiment à citer... Bien vu; on a entre les mains des ſommes conſidérables, & on les fait travailler.

DORTIGNI.

J'ai dreſſé mes batteries; & dans ce moment je cours de toutes mes forces après quatre ou cinq tuteles, parce que l'une, ſelon mes plans, ſervira à l'entretien de mon équipage, l'autre à ma maiſon de campagne, la troiſieme à mon jardin...

Madame DORTIGNI.

Votre jardin! Cette idée me fait frémir... Cette fantaiſie eſt bien coûteuſe.

DORTIGNI.

D'accord; mais j'y ferai venir des fruits, & dans la primeur j'en enverrai des préſens aux gens en place: ces petites choſes-là les captivent.

Madame DORTIGNI.

Et moi, que je trouve l'occaſion d'être couchée ſur un teſtament, & je ne craindrai pas

d'appliquer de mes mains les flanelles fur les membres fouffrans du teſtateur goutteux.

DORTIGNI.

Mais à propos, madame, j'ai à vous conſulter; car vous avez le ſens ſi droit.... Sur quelle tête placerons-nous cet argent? Il a été décidé entre nous que ce ſeroit à fonds perdu.

Madame DORTIGNI.

Oui, monſieur, s'il vous plaît.... Je le veux...

DORTIGNI.

Cherchons un individu bien vivace.

Madame DORTIGNI.

Ils ſont rares; mais je vais vous en indiquer un qui me paroît devoir vivre cent ans. Plaçons ſur la tête de ce jeune duc.

DORTIGNI.

Pourquoi lui plutôt qu'un autre, madame?

Madame DORTIGNI.

C'eſt que ce jeune duc eſt grand chaſſeur, fort ſot, fait beaucoup d'exercice, n'ouvre jamais un livre, & n'ayant rien dans la tête, doit vivre long-tems & en pleine ſanté.

DORTIGNI.

J'admire la juſteſſe de votre coup-d'œil.

Madame DORTIGNI.

C'eſt, vous dis-je, un excellent tempérament, propre à ſervir de baſe ſolide à des rentiers calculateurs.

DORTIGNI.

Allons : demain cinquante mille francs ſur la tête du jeune duc ; vous m'en répondez, madame.

Madame DORTIGNI.

Suivez toujours mes conſeils. . . Ne hantez jamais que les riches, & point d'autres ; car dans le fond il n'y a rien à gagner qu'avec eux.

DORTIGNI.

Je le ſais bien.

Madame DORTIGNI.

Des deniers que vous amaſſerez, vous pourrez bientôt en acheter une terre noble, & vous moquer enſuite de tout le monde.

DORTIGNI.

C'eſt bien mon projet.

Madame DORTIGNI.

Ne prenez aucune ſorte d'engagement, qu'après y avoir mûrement réfléchi. Soyez en regle, & ſur-tout dans les plus petites choſes; les grandes ſe recommandent d'elles-mêmes.

DORTIGNI.

Parbleu, madame, je n'égare point le moindre petit papier; car il peut être dans la ſuite d'une extrême conſéquence... Il y a des gens qui, dans l'effuſion de leur ame, écrivent comme des étourdis tout ce qui leur vient en tête, font toutes ſortes d'aveux. Ils paient cher leur franchiſe. Au bout de quinze ans une petite lettre bien acquiſe, bien conſervée, dont ils ne ſe ſouviennent ſeulement pas, ſert de preuve contr'eux, & on les tient ainſi en reſpect... Je garde tout, je numérote tout très-exactement.

Madame DORTIGNI.

Ainſi fait un homme d'ordre; qui lit dans l'avenir; il veille ſur tout ce qu'il écrit, &

ſait mettre à profit l'imprudence ou l'indiſcrétion de ceux qui ne prévoient rien.

DORTIGNI.

Ma correſpondance eſt ſuivie jour par jour, madame ; je ſuis bien en regle, je vous aſſure. Tenez, par exemple, voici une lettre curieuſe que j'ai retrouvée en reviſant mes anciens papiers. Le croiriez-vous ? elle date de près de vingt & un ans ; elle eſt d'un mien couſin-germain, qui fut vers ce tems-là chercher la fortune ou plutôt le trépas au Nouveau-Monde.

Madame DORTIGNI.

Et comment ſavez-vous qu'il eſt mort ?

DORTIGNI.

C'eſt qu'il ne m'a jamais rien demandé, madame.

Madame DORTIGNI.

Oh ! cela équivaut à un extrait mortuaire.

DORTIGNI.

C'étoit un de ces gens d'eſprit qui ne ſavent point gagner de quoi avoir du pain.

Madame DORTIGNI.

Grand eſprit, par ma foi!

DORTIGNI.

Il brilloit à Paris dans les ſociétés; on citoit ſes bons mots, ſes ſaillies; il ſe mêloit de faire des contes agréables, des petits vers; on l'entendoit raiſonner ſur tout; il dédaignoit la fortune, & puis il eſt mort de miſere.

Madame DORTIGNI.

Mais il me ſemble qu'il avoit aſſez de reſſemblance avec votre chere ſœur, qui ſe pique de connoître les livres & d'être au fait de la littérature... C'eſt ma bête. A propos, avez-vous de ſes nouvelles?

DORTIGNI.

Oui, elle va mieux.

Madame DORTIGNI.

Soit... A-t-elle rendu les livres que je lui avois prêtés?

DORTIGNI.

Oui.

Madame DORTIGNI.

Qu'elle n'en demande plus... Je vous en

avertis, je ferme ma bibliotheque à clef. On demande des livres comme s'ils ne coûtoient rien; & quand je lui avois prêté un ouvrage, elle sembloit, en me le rendant, me reprocher de ne l'avoir pas lu. Est-ce que je suis faite pour perdre mon tems à suivre toutes ces folles, ces sottes idées-là! Il n'y en a qu'une utile au monde, c'est celle qui conduit à l'opulence.

DORTIGNI.

Elle ne m'a rien fait demander, & je l'ai prise au mot.

Madame DORTIGNI.

C'est une bégueule, entendez-vous, & qui m'ennuie étrangement!

DORTIGNI.

Mais nous ne la voyons plus, & chacun de son côté me semble fort satisfait. . . . Ainsi. . .

Madame DORTIGNI.

A son aise... Elle a l'orgueil insolent de passer pour une bonne mere, avec ses deux

marmots en bas âge, qu'elle mene par-tout. J'ai bien beſoin de cela, moi! Elle ſemble dire : voyez comme je les éleve, comme je ne les perds pas de vue un ſeul inſtant, comme j'écarte les dangers de leur innocente enfance!.. Vous ne faites pas de même, ma belle ſœur... Oh! on ne ſauroit y tenir... D'ailleurs elle eſt d'un triſte, d'un mélancolique! ſoupirant toujours après ſon époux défunt.

DORTIGNI.

Elle a lieu de ſoupirer : le défunt ne lui a laiſſé qu'une fortune très-modique ; mais elle l'a voulu. Je le lui avois prédit : j'eus beau lui dire dans le tems, il n'eſt pas riche, ma ſœur ; prenez-garde, c'eſt bien le plus grand défaut qu'un homme puiſſe avoir. Elle me répondoit : il eſt aimable, il eſt plein de droiture, il eſt vertueux. Et avec cette belle tendreſſe, & ces rares qualités, la voilà reléguée à un quatrieme étage ; & je ne ſais pas même ſi, pour ſubſiſter, elle n'eſt pas obligée d'y travailler de ſes doigts.

Madame DORTIGNI.

Bonne leçon pour ces eſprits avantageux qui croient en ſavoir plus que les gens ſenſés, qui affichent je ne ſais quels ſentimens ridicules, qui ne font point cas des richeſſes, comme s'il y avoit effectivement quelqu'autre choſe de réel dans le monde. Elle fait encore la fiere au milieu de ſa pauvreté.

DORTIGNI.

Elle l'a toujours été un peu, il eſt vrai...

Madame DORTIGNI.

Oh bien, qu'elle étale ſa dignité & toute ſa philoſophie entre quatre murailles... Je ne veux plus la voir.

SCENE II.

M. DORTIGNI, Madame DORTIGNI, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, un homme eſt là qui attend depuis une demi-heure, & qui demande à

vous parler de la part de M. de Vanglenne.

DORTIGNI.

Vanglenne!... Voilà du nouveau : eſt-ce bien ce nom-là ?.. Voyez ſi vous ne vous ſeriez pas trompé. (*Le laquais ſort.*) C'eſt le nom du couſin ; mais il y a vingt ans que ce nom n'a frappé mon oreille.

Madame DORTIGNI.

Ne voilà-t-il pas votre eſprit qui voyage ſoudain en Amérique après votre très-éloigné couſin, parce que vous m'en avez parlé ! Mais n'y a-t-il pas trente noms qui ſe reſſemblent à l'infini !

LE LAQUAIS.

Monſieur, cet homme dit qu'il a quelque choſe à vous communiquer de vive voix de la part de M. de Vanglenne, votre couſin-germain, qu'il a vu derniérement en Amérique.

DORTIGNI.

Oh ! pour le coup, madame, vous le voyez, qu'il a vu en Amérique. Il s'agit vraiment de ſa perſonne... Cela m'étonne à un tel point !..

Madame

Madame DORTIGNI.

Il n'eſt donc pas mort ?

DORTIGNI.

Je ne ſais, madame ; mais j'ai toujours des preſſentimens de tout ce qui doit m'arriver... Faites entrer... Parbleu ! je ſuis curieux...

SCENE III.

M. DORTIGNI, Madame DORTIGNI, VANGLENNE.

(*Vanglenne attend pour parler, que le domeſtique ſoit ſorti.*)

Madame DORTIGNI, *à part.*

AH, mon Dieu, quel meſſager ! qu'il eſt ſec !

DORTIGNI.

Eh bien, monſieur, parlez ; qu'avez-vous à me dire ?

VANGLENNE.

Dieu ſoit loué, mon cher couſin ! que

j'ai de joie à vous revoir ! M'auriez-vous entiérement oublié ?

DORTIGNI.

Quoi, monſieur, vous ſeriez... Je ne vous remets pas.

Madame DORTIGNI, *à part.*

Pourquoi a-t-on laiſſé entrer cet habit-là ?.. C'eſt un gueux.

VANGLENNE.

Je m'appelle Vanglenne... Je ſuis votre proche parent.

DORTIGNI.

Je me ſouviens, monſieur, d'avoir eu un parent de ce nom; mais nous l'avons tous cru mort.

VANGLENNE.

Il vit, hélas ! & c'eſt moi.

DORTIGNI.

Il y a ſi long-tems, monſieur, que vous me pardonnerez de ne me point rappeller des traits ....

VANGLENNE.

Oh ! je vous reconnois bien, moi; mais

je ſuis bien plus changé que vous, & cela n'eſt pas étonnant. Les fatigues, les peines, les chagrins, le long ſéjour dans un climat étranger... Mon ton de voix, du moins, au défaut de mes traits. ...

DORTIGNI.

Je ne diſpute point, monſieur, de l'identité.

VANGLENNE.

Je vous ai ſouvent preſſé dans mes bras... Qu'il vous en ſouvienne, nous fûmes amis.

DORTIGNI.

Amitié de college, d'enfance... oui, nous avons ſouvent poliſſoné enſemble... Mais à quoi cela revient-il, s'il vous plait?.. quels ordres, monſieur, avez-vous à me donner?

VANGLENNE.

Je n'en ai point, mon cher couſin... Le pauvre, hélas! les reçoit & n'en donne point.

Madame DORTIGNI, *à part.*

Oh! il va lui demander de l'argent... Je chaſſe mon portier. Cet animal! laiſſer en-

trer un pareil homme, malgré mes recommandations journalieres...

VANGLENNE.

J'étois établi à la Guadeloupe.

DORTIGNI.

A la Guadeloupe, ſoit, monſieur. (*à part.*) Va, retourne aux antipodes...

VANGLENNE.

J'avois amaſſé quelque choſe avec beaucoup de peine... Daignez prêter l'oreille à ma triſte infortune : ayant eu le malheur de perdre ma femme & mon fils, & n'ayant plus rien qui m'attachât à un pays étranger, je réſolus de revenir en France. L'amour de la patrie parloit vivement à mon cœur. C'eſt le dernier ſentiment qui s'éteigne ; il faut être ſéparé de ſa patrie pour ſentir combien elle reçoit de charmes dans ſon éloignement.

Madame DORTIGNI.

Ah, quel inſupportable début !

VANGLENNE.

Mon vaiſſeau chargé de toute ma fortune, modique à la vérité, mais qui ſatisfaiſoit

à mes desirs, a fait naufrage sur les côtes d'Espagne... J'ai tout perdu; mon malheur est constaté par les papiers publics. Le vaisseau la Licorne... Dix de mes compagnons de voyage se sont noyés en voulant sauver les malheureux débris de leur fortune.

Madame DORTIGNI.

Ils sont après tout fort heureux, puisqu'ils n'avoient plus rien au monde... Autant vaut...

VANGLENNE.

Vous avez bien raison, madame; ce ne sont pas les plus à plaindre : j'ai envié plus d'une fois leur sort. Je n'ai gagné Paris qu'avec des peines infinies. Si vous saviez ce que j'ai souffert en route ! Que l'infortune traîne après soi d'humiliations ! Mais je me suis armé de constance & de courage. J'arrive & je m'informe de vous... Avec quel plaisir j'apprends que vous êtes dans l'aisance ! que le ciel a béni vos travaux, que vous jouissez en paix...

Madame DORTIGNI.

L'aisance ! Qui vous a dit cela, monsieur ? Est-ce qu'on a de la fortune à Paris !.. Vous

avez donc oublié dans le Nouveau-Monde le train de celui-ci ?

VANGLENNE.

Pardonnez, madame; mais cet ameublement, cet hôtel, l'extérieur qui vous environne, tout dit....

Madame DORTIGNI.

Hé bien, monſieur, l'on eſt comme tout le monde.... vous avez l'admiration emphatique d'un nouveau débarqué.

VANGLENNE.

Celui qui manque du néceſſaire fait, malgré lui, des remarques ſur tout ce qui le frappe; il voit, il ſent la diſtance extrême qui le ſépare de ceux qui ſont heureux.

Madame DORTIGNI, *à part.*

Ah! je ſuis ſur les épines.... Il n'aura pas l'eſprit de le congédier.

DORTIGNI.

Mais, monſieur, permettez-moi de vous le dire, votre conduite eſt fort étrange envers nous: vous vous introduiſez ici par ſupercherie; vous prenez un faux nom, ſous

le prétexte de nous apporter des nouvelles d'un parent : mais ce ſubterfuge eſt un menſonge malhonnête.

VANGLENNE.

J'ai cru, ſous cet habit qui ne révele que trop mon indigence, ne devoir point me faire connoître à vos domeſtiques... C'eſt par diſcrétion, mon cher couſin, par diſcrétion, je vous l'aſſure, que j'ai uſé de ce moyen qui cachoit ma détreſſe.

DORTIGNI.

Vous pouviez m'écrire....

VANGLENNE.

Une lettre n'auroit jamais parlé comme ma préſence. J'ai conçu plus d'eſpoir en venant vous ſupplier moi-même & vous expoſer de vive voix ma triſte & douloureuſe ſituation....

DORTIGNI.

J'entends : vous m'avez choiſi de préférence pour réparer les torts des élémens. Parce que le ſort vous a fait mon couſin, vous ferez naufrage ſur les côtes d'Eſpagne, &

moi j'en ſerai reſponſable à Paris .... vous viendrez au bout de vingt ans me dire me voici, ſecourez-moi.

VANGLENNE.

Oui, j'ai cette priere à vous faire... Je ne vous le déguiſe point.

Madame DORTIGNI.

Vous aviez donc tout mis ſur le même vaiſſeau?

VANGLENNE.

Hélas! oui, madame.

Madame DORTIGNI.

Cela eſt fort imprudent; mais vous le fûtes toujours, à ce que j'ai appris... Au reſte, ce qui eſt au fond de la mer ne peut pas revenir ſur l'eau à notre commandement; & malgré tout le deſir que nous en aurions, nous ne pouvons vous le reſtituer.

VANGLENNE.

Je le ſais, madame... mais... Je ſuis encore bon à quelque choſe, & je viens implorer votre bienfaiſance, votre généroſité.

DORTIGNI.

Dans votre jeuneſſe, monſieur, vous n'avez voulu rien faire; vous vous répandiez dans les ſociétés brillantes, tandis que les autres piquant l'eſcabelle, travailloient aſſidument chez le procureur, chez le notaire... On paie cela tôt ou tard.

VANGLENNE.

J'ai eu une jeuneſſe diſſipée, je l'avoue, je ne ſuis pas à m'en repentir; j'étois bien jeune alors, & la ſéduction des plaiſirs...

DORTIGNI.

Vous êtes parti en laiſſant force dettes.

VANGLENNE, *vivement.*

Ah! mon couſin, elles ont été toutes fidélement acquittées depuis... Je vous le proteſte.

DORTIGNI.

Vous étiez d'un caractere aſſez diſpoſé à faire des plaiſanteries, à jouer des tours haſardés.

VANGLENNE.

Fort innocens, vous l'avouerez, mon cher couſin, & qui n'ont nui à perſonne.

DORTIGNI.

Toutes ces niaiſeries annonçoient en vous un caractere & un eſprit peu ſolides.

VANGLENNE.

Vous l'avez reçu en partage, cet eſprit : votre fortune ſolidement établie en fait foi. J'ai été plus mal favoriſé, & j'en porte la peine.

DORTIGNI.

Vos déportemens ont fait mourir ici votre oncle de chagrin.

VANGLENNE.

Ah, que dites-vous, mon cher couſin ! Cela n'eſt pas.

DORTIGNI.

Mais, mais, cela n'eſt pas : voilà un démenti formel, monſieur.

Madame DORTIGNI.

Cela eſt bien inſolent....

VANGLENNE.

Pardonnez, madame, mon deſſein n'eſt pas d'offenſer ?

DORTIGNI, *avec courroux.*

Coment, monſieur...

VANGLENNE.

Excuſez ; je veux dire ſeulement, que mon cher oncle m'a donné en tout tems des preuves conſtantes de ſon amitié. . . Il a daigné m'écrire pluſieurs fois. . . J'ai de ſes lettres ſur moi. . . . (*Il tire un porte-feuille.*) En voici que je garde bien précieuſement. Vous verrez qu'il m'eſtimoit.

DORTIGNI.

Je n'ai pas beſoin de les voir.

VANGLENNE.

Ses lettres diſent que, ſans deux enfans qu'il avoit, & auxquels il devoit comme de raiſon toute préférence, il m'auroit fait plus de bien : il m'en a fait néanmoins, malgré la diſtance des lieux, en recommandations, en ſervices, qui ne ſont pas de l'argent, & qui obligent plus que de l'argent. . . . La mémoire de votre pere, mon cher couſin, me ſera à jamais chere & ſacrée.

DORTIGNI.

Mon pere étoit d'une facilité coupable quelquefois, j'oſe le dire. . . . N'a-t-on pas

été obligé de vendre votre patrimoine après votre départ?

VANGLENNE.

Il eſt vrai, c'étoit pour acquitter mes folles dettes contractées dans l'étourderie de mon jeune âge.

DORTIGNI.

Vendre ſon patrimoine! Mais on ne pardonne pas cela, monſieur. Vice du cœur! libertinage! inconduite caractériſée!... Oublier ſes héritiers légitimes & naturels! Apprenez, monſieur, qu'on n'a plus de parens, quand on a vendu ſon patrimoine.

VANGLENNE.

Je le crains; mais conſidérez que tout cela ne vient que d'une ſeule & même faute..... La légéreté de mes premieres années, je l'ai depuis cruellement expiée. Je n'ai manqué ni à l'honneur, ni à la probité; & ſi je ſuis pauvre, je n'ai rien fait qui puiſſe vous faire rougir, ou vous déterminer à me repouſſer de votre ſein.

Madame DORTIGNI, *faiſant des nœuds.*

Mon mari fait quelquefois des aumônes... Mais tout ce qu'il peut donner en ce moment eſt placé.

VANGLENNE.

Je ne prétends point être à charge, madame ; j'implore ſeulement de l'emploi : pourvu qu'il ne ſoit pas aviliſſant, quel qu'il ſoit, je le prendrai. J'entends un peu les affaires, je ſuis au fait du change : mon écriture eſt convenable ; on ſera content de mon intelligence, de mon exactitude... J'aſpire à un modique emploi dans les bureaux de mon couſin, ou bien qu'il daigne me recommander, & je ſerai bientôt placé.

Madame DORTIGNI.

Bientôt placé ! Mais monſieur ignore ſans doute qu'il y a des ſurnuméraires qui ſervent depuis pluſieurs années, qui ſont recommandés de toutes parts, & même par les Puiſſances.

DORTIGNI.

Il eſt vrai, monſieur.

Madame DORTIGNI.

On ne peut pas non plus les tuer pour vous faire place. Chacun ſon tour, & le nombre des ſolliciteurs eſt immenſe.

DORTIGNI.

A l'infini.

Madame DORTIGNI.

D'un coup de pied ſur le pavé de Paris, l'on fait naître un régiment de clercs, de commis, de ſecretaires, de ſcribes.

DORTIGNI.

On en a cent pour un, qui vous aſſiegent.

Madame DORTIGNI.

Les gens du Nouveau-Monde ne doivent point ôter le pain à ceux de celui-ci.... Tout reflue ſur la capitale, & de là ſur la finance; & s'il y avoit des vaiſſeaux qui abordaſſent de la lune, il nous en arriveroit ici, je crois, des colonies....

VANGLENNE.

Oh, madame! j'intercede un emploi qui ne nuiſe à perſonne: il y en a de tant de ſortes! Mais ſi le ſervice ſe meſure au beſoin, per-

ſonne en ce moment n'eſt plus preſſé que moi.... Je ſerai laborieux, exact.... J'implore cette faveur avec le plus vif empreſſement, parce que, madame,... Non, je ne rougirai point d'en faire l'aveu, mon travail eſt le ſeul gage de ma ſubſiſtance... Je ne recourrai point à des gémiſſemens pour vous attendrir... Demain je manque de pain, ſi ce ſoir votre généroſité ne me met à même d'en gagner... Je n'ai que vous de parens dans cette immenſe ville que je ne reconnois plus... Je me conſacre à tout : mais au nom de Dieu, ſoulagez-moi dans ce moment.

DORTIGNI, *bas à ſa femme.*

Je vais me débarraſſer de lui, en lui jetant un écu de ſix livres.

Madame DORTIGNI, *l'arrêtant.*

Non, non... Voilà le langage accoutumé de tous ces mendians... Congédiez-le promptement & avec fermeté... Qu'ai-je beſoin moi, d'une pareille entrevue?.. Joli parent par ma foi!

DORTIGNI.

Allons, monſieur, l'on verra... Je parlerai, je vous le promets.... Repaſſez.... repaſſez...

VANGLENNE.

Vous parlerez pour moi? Vous me permettez de repaſſer?

DORTIGNI.

Oui, je parlerai.

VANGLENNE.

Ah! ne trompez pas mon eſpérance: c'eſt mon unique ſoutien, accablez-moi plutôt, dites je ne puis rien.... Alors ne prenant conſeil que de mon déſeſpoir...

DORTIGNI.

Je vous proteſte que je ferai tout ce qui ſera en moi.

VANGLENNE.

Je ſuis malheureux; je me contente des promeſſes que vous m'offrez. Mais ſi ces promeſſes ne devoient pas ſe réaliſer, il vaudroit mieux me préſenter ſur-le-champ la triſte

triſte vérité, toute cruelle quelle ſeroit : car je ne m'attacherois plus à un fantôme d'eſpérance. . . .

DORTIGNI.

Je ferai l'impoſſible, je remuerai ciel & terre ; & s'il ſe préſente quelque choſe, on vous le fera dire.

VANGLENNE.

Vous remuerez ciel & terre ! . . . Mais il faut pour cela, monſieur, que vous fachiez ma demeure.

DORTIGNI.

Ah ! . . . oui . . . oui . . . Eh bien, votre demeure ? . . .

VANGLENNE.

Rue de la Huchette, au Cadran bleu.

Madame DORTIGNI.

Rue de la Huchette ! quelle horreur ! . . . Peut-on demeurer rue de la Huchette ! . . Il ne s'en ira pas.

VANGLENNE.

Voulez-vous que je vous l'écrive, de peur que votre memoire ? . . .

DORTIGNI.

Non, je la retiendrai très-bien.

VANGLENNE.

Vous la retiendrez, malgré vos grandes, vos importantes affaires ?

DORTIGNI.

Oui... oui... oui...

VANGLENNE.

Allons, je ceſſe de vous importuner. (*Il ſalue comme pour s'en aller.*)

Madame DORTIGNI.

Enfin nous en voilà quittes... Il revient... Ah, quel ſupplice!... Je n'y tiens plus.

VANGLENNE, *revenant ſur ſes pas.*

Mais, monſieur, avant de ſortir, j'ai une choſe à vous demander, & que vous pouvez du moins m'accorder ſur-le-champ.

DORTIGNI, *avec humeur.*

Point de préambule, monſieur : voyons... de grace, finiſſons.

VANGLENNE.

Donnez-moi, je vous en ſupplie, l'adreſſe de ma couſine, de votre chere ſœur, que

j'ai vue enfant, & qui ſembloit dès-lors bien noble, bien compatiſſante.

DORTIGNI.

Il y a long-tems qu'on ne l'a vue ici, monſieur; elle ne cultive point ſes parens, elle vit ſinguliérement... D'ailleurs, que pouvez-vous attendre d'elle? Elle mene une vie fort obſcure, iſolée, veuve, ayant deux enfans ſur les bras.

VANGLENNE, *avec intérêt.*

Elle a deux enfans!

DORTIGNI.

Oui.

VANGLENNE.

Ah! tant mieux, tant mieux.

DORTIGNI.

Comment, tant mieux!.. Et qu'eſt-ce que cela vous fait?

VANGLENNE.

Je voulois dire que je ſerai bien charmé de les voir, de les embraſſer, de... Je vous demande ſon adreſſe avec la plus vive inſtance;

car je ſuis impatient de lui rendre ma viſite, & j'irai de ce pas...

DORTIGNI.

Mon portier vous la donnera : vous voulez faire cette démarche, ſoit ; on vous a prévenu que vous n'en ſerez pas plus avancé ; vous perdrez vos pas ; elle eſt abſolument hors d'état de pouvoir rien faire pour vous.

VANGLENNE.

Si elle eſt pauvre, elle fera ce qu'elle pourra ; & ſi elle ne peut rien, nous nous attendrirons du moins enſemble : elle a connu l'infortune ; elle ſera ſenſible à la mienne... Je vais donc demander au portier ſon adreſſe de votre part.

DORTIGNI

Oui, car je ne la ſais pas exactement ; elle nous néglige à un point intolérable. Mais j'ai quelques affaires preſſantes en ce moment, vous voudrez bien...

VANGLENNE *marche à reculons.*

Pardonnez à mes importunités. Je ſuis plongé dans le beſoin le plus extrême. (*A*

voix baſſe.) Si vous pouviez faire en ma faveur un dernier effort... Je ſouffre... (*Mad. Dortigni ſecoue la tête.*) Rien... Allons... Le vrai courage conſiſte à ſavoir ſouffrir avec réſignation ; je ſuis homme, & j'en conſerverai la dignité. Je ſais d'ailleurs que je n'ai pas le droit d'exiger de vous le moindre ſecours. (*A madame Dortigni.*) Pardonnez, madame, ſi j'ai oſé me préſenter chez vous de cette maniere. On a toujours mauvaiſe grace, quand le cœur eſt dans la peine. Me convenoit-il de venir attriſter les douceurs de votre vie ! ... (*A M. Dortigni.*) Je ſouhaite, monſieur, que vous ne connoiſſiez jamais combien il eſt douloureux de tomber tout-à-coup dans l'indigence : je vous ai décelé ma miſere ; mais ſi vous m'êtes ſecourable, du moins par vos recommandations, ſi vous ne me trompez pas dans la promeſſe que vous m'avez faite, vous n'aurez pas abuſé du reſpect qu'on doit aux infortunés... Je me retire... (*M. Dortigni pouſſe, pour ainſi dire, Vanglenne hors de chez lui, tandis que Mulſon entre ; de ſorte*

que les deux perſonnages ſe rencontrent face à face.)

SCENE IV.

DORTIGNI, Madame DORTIGNI, MULSON.

(*Mulſon en habit galonné, canne à pomme d'or, en entrant regarde fixement Vanglenne, recule, regarde, recule encore.*)

MULSON, *à part.*

En croirai-je mes yeux ? Dourville à Paris ?

DORTIGNI, *à part.*

Mes recommandations feroient, ma foi, bien placées !... Je donnerai mes ordres pour qu'on lui ferme la porte. C'eſt bien pour la derniere fois que j'y ferai pris.

MULSON, *regardant ſortir Vanglenne.*

C'eſt parbleu lui !

DORTIGNI.

Vous venez me délivrer à propos... Que n'êtes-vous arrivé il y a une demi-heure !

MULSON, *à part.*

On le congédie froidement, on ne le reconduit ſeulement pas, on le ſalue à peine. Me ſerai-je trompé ?

DORTIGNI.

Eh bien, les effets à combien ?.. Je ſuis impatient...

MULSON.

Attendez. (*Allant à la porte.*) Mais c'eſt lui, il n'y a pas à en douter; c'eſt lui-même ſous cet habit...

DORTIGNI.

Et les actions des fermes baiſſent-elles ?

MULSON.

Connoiſſez-vous cet homme qui ſort de chez vous ?

DORTIGNI.

Foiblement.

MULSON

Oh ! je le vois bien.

DORTIGNI.

A combien ſur Hambourg?

MULSON.

Cent quatre-vingt-cinq... Mais cela eſt incroyable...

DORTIGNI.

Mais que dites-vous, incroyable? C'eſt le cours ordinaire...

MULSON.

Madame, je vous ſalue; pardonnez, j'avois quelque choſe en tête.

DORTIGNI.

Et les actions des fermes? Je vous l'ai déjà demandé...

MULSON.

Elles baiſſent.

DORTIGNI.

Bon! que ne diſiez-vous tout de ſuite, nous en acheterons?

MULSON.

Dites-moi, vous ne ſaviez donc pas à qui vous parliez tout-à-l'heure?

DORTIGNI.

Pardonnez-moi.

MULSON.

Et vous ne reconduiſez pas reſpectueuſement un tel perſonnage ?

DORTIGNI.

Vous voulez rire.

MULSON.

Non, parbleu, je ne ris pas.

DORTIGNI.

A combien ſur Livourne ?

MULSON.

Quatre-vingt-dix-huit... Mais votre conduite envers ce particulier a droit de m'étonner... Je mettrois ma main au feu que vous ne le connoiſſez pas.

DORTIGNI.

Je vous dis que je le connois... A combien ſur Amſterdam ?

MULSON.

Cinquante-quatre... Et vous le traitez ainſi... un des plus riches particuliers du royaume ?

DORTIGNI.

Vous avez des viſions, mon cher Mulſon. Avez-vous remarqué ſon habit ?

MULSON.

Oui, ſon habit m'a un peu ſurpris ; mais il eſt original dans ſa conduite, & cela n'empêche point que ſous cet habit ce ne ſoit le fameux Dourville de la Guadeloupe.

DORTIGNI, *riant.*

Ah, ah, ah ! comme vous vous méprenez, mon cher ! Cet homme ſe nomme Vanglenne, & ſa fortune eſt des plus minces.

MULSON.

Vanglenne ou Dourville ; le nom n'importe, je connois l'individu, & cet individu eſt riche & opulent.

DORTIGNI.

Et moi je vous dis que cet homme eſt dans l'indigence la plus extrême ; qu'il en a le maintien, l'accent, le geſte & le langage. . .

MULSON.

Je ſoutiens, moi, le contraire.

DORTIGNI.

C'eſt un gueux, vous dis-je. . .

MULSON, *vivement.*

Souhaitez d'être gueux comme lui... Je connois ſon viſage comme je connois le mien... Il a été marié deux fois; il eſt veuf depuis dix-huit mois, n'a point d'enfans, & jouit d'une fortune immenſe.

Madame DORTIGNI, *ſe levant.*

Prenez garde à ce que vous dites, monſieur Mulſon, prenez garde... Une fortune immenſe & point d'enfans!

MULSON.

Oui, madame, point d'enfans, & d'une fortune immenſe. Je l'ai vu il y a trois ans pendant quatre mois à la Guadeloupe, & je vous réponds qu'il m'a reconnu. Mais il a baiſſé les yeux, je ne ſais pourquoi, comme pour ne pas me reconnoître.

Madame DORTIGNI.

Oh! nous y ſommes. Vous ne ſavez pas pourquoi... Eh bien, je vais vous le dire; c'eſt que cet homme riche de vos libéralités venoit à la lettre de nous demander l'aumône.

MULSON.

Il a pu vous demander l'aumône pour ſe divertir. Mais il eſt plus riche à lui ſeul, que vous & tous vos voiſins.

DORTIGNI.

Il a fait naufrage ſur les côtes d'Eſpagne, montant le vaiſſeau la Licorne. Je me rappelle effectivement avoir vu dans la gazette, en prenant mon café...

MULSON.

Quand il auroit eſſuyé ce naufrage, il lui en reſteroit encore aſſez pour être ſix fois plus riche que vous ne l'êtes.

DORTIGNI.

Faut-il vous diſſuader entiérement ? car cela m'impatiente à la fin. Apprenez que cet homme eſt un mien couſin, que Dieu confonde, & qui me tombe ſur les bras, arrivant en effet de l'Amérique, après vingt ans d'abſence.

MULSON.

C'eſt votre couſin ?

DORTIGNI.

Oui.

MULSON.

Eh bien, il venoit pour vous éprouver.

Madame DORTIGNI.

Nous éprouver ?

MULSON.

C'eſt dans ſon caractere... Dans ſa vie il a fait vingt tours de cette eſpece, & tous plus plaiſans les uns que les autres.

Madame DORTIGNI.

Je ſens un trouble, une inquiétude... O combien vous m'effrayez, monſieur Mulſon !

MULSON.

Je vous aſſure, madame, ſur mon honneur, que votre couſin eſt le négocian: de la Guadeloupe qui jouit du plus grand crédit. J'ai fait perſonnellement quelques affaires avec lui, il y a trois ans. Je n'avois pas encore l'honneur de vous connoître... J'ai négocié de ſon papier... Papier doré, ma foi... Il a une marque au-deſſous de l'œil, un petit ſigne ſur la joue droite, la main potelée & bien faite.

Madame DORTIGNI.

Seroit-il poſſible ? Ah ! je friſſonne... Vous l'avez vu à la Guadeloupe ! Il y avoit donc changé de nom ?

MULSON.

Il s'y nommoit Dourville... Mais que fait le nom, quand la perſonne eſt la même ?

DORTIGNI.

Je le croyois mort depuis vingt ans... Et revenir mendier !...

MULSON.

Il eſt d'un caractere enjoué, prompt, vif, aimant à imaginer des ſingularités, à cauſer des ſurpriſes.

Madame DORTIGNI.

O ciel ! eſt-il poſſible ?

MULSON.

De plus, libéral, même magnifique.

DORTIGNI.

Libéral, magnifique ! Vous entendez, madame ?

MULSON

S'il vous a joué le tour plaiſant de venir

vous emprunter de l'argent ſous un habit uſé, vous lui en aurez donné, & cela ſe ſera terminé de part & d'autre par de grands éclats de rire ?

DORTIGNI.

Mais... je l'ai reçu un peu froidement.

MULSON.

J'en ſuis fâché : il eſt ſenſible aux bons comme aux mauvais procédés.

Madame DORTIGNI.

Mon mari avoit des affaires en tête.

MULSON.

C'eſt un homme excellent pour ceux qu'il aime ; mais auſſi pour ceux qu'il n'aime pas...

Madame DORTIGNI, *à part.*

Chaque mot me déchire l'ame.

DORTIGNI, *bas.*

Je ſuis dans une agitation extraordinaire. J'ai des regrets..... (*Haut.*) Monſieur Mulſon, il faut ne vous rien déguiſer, nous ne lui avons pas fait l'accueil qu'il méritoit ſans doute....

MULSON.

Mais à votre âge eſt-ce qu'on ne devine pas un homme opulent, fût-il couvert de haillons? Mais, quelque choſe parle... Il eſt bien étonnant...

Madame DORTIGNI.

Nous n'avons pas fait grande attention à ſa perſonne...

MULSON.

Mais c'eſt fort mal, madame, fort mal... Combien vous demandoit-il à emprunter?... Cinq cents louis?...

DORTIGNI.

Il ne s'agit pas de cela.

MULSON.

Pardonnez-moi... L'aurriez vous refuſé? Que diable! refuſer au fameux Dourville douze mille francs, cela ne ſe conçoit pas.

DORTIGNI.

Au nom de l'amitié, puiſque vous le connoiſſez, tâchez de raccommoder tout cela.

Madame DORTIGNI.

Nous avons beſoin de votre médiation en

ce

ce moment, mon cher monſieur Mulſon. Les gens du Nouveau-Monde croient être accueillis ici, comme ils accueillent là bas. Cela eſt bien différent, comme vous ſavez.

MULSON.

Mais que voulez-vous que je lui diſe ?

Madame DORTIGNI.

Que mon mari, en le recevant, avoit mille choſes en tête, qui l'obſédoient ; que vous connoiſſez ſon cœur & ſon amitié pour ſes parens ; que vous en répondez ; que moi de mon côté j'étois de mauvaiſe humeur ; que j'avois grondé mes gens ; que nous l'eſtimons ; que nous le chériſſons ; que nous lui rendrons viſite dès demain, & qu'il nous verra tout autres.

MULSON.

Vous me chargez là d'une aſſez ſinguliere commiſſion. Mais s'il ne vous en veut pas, ma médiation devient ſuperflue.

Madame DORTIGNI.

Il pourroit conſerver quelque reſſentiment de notre inattention.

MULSON.

S'il n'y a eu que de l'inattention, il eſt bon, franc, humain, ſans petiteſſe, d'un caractere vif, mais excellent... Il ſera le premier à en plaiſanter.

Madame DORTIGNI.

De grace, hâtez-vous de nous réconcilier avec lui... Si vous ſaviez combien cela eſt important !

MULSON.

D'abord je le verrai pour affaires, puiſqu'il eſt à Paris. S'il veut placer ſix cents mille francs avec avantage, je ſuis ſon homme. Il y a trente pour cent à gagner.... C'eſt une opération ſûre ; & s'il étoit en colere, je ferai tout pour l'appaiſer. (*A M. Dortigni.*) Et notre revirement de partie, monſieur ?

DORTIGNI.

Nous en parlerons une autre fois, s'il vous plait.

MULSON.

Mais il faudroit vous décider... Je reviendrai ce ſoir.. Adieu, madame ; je verrai Dourville. Je ſuis bien votre très-humble ſerviteur.

SCENE V.

M. DORTIGNI, Madame DORTIGNI.

DORTIGNI.

EH bien, madame, voilà l'effet de vos impertinences. . . Vous ne riſquez pas moins que de me faire perdre mon héritage. Vous l'avez entendu; il eſt veuf & ſans enfans.

Madame DORTIGNI.

Taiſez-vous, homme dur, inſenſible; vous n'avez jamais ſu donner à propos. Etoit-il mon parent cet homme-là? Le connoiſſois-je? Etois-je au fait de ſon caractere que vous deviez connoître? Je ne m'y ſerois pas trompée comme vous... Vous voilà puni de votre ſottiſe, & cent fois plus que moi.

DORTIGNI.

N'allois-je pas lui donner quelqu'argent, lorſque vous m'avez retenu la main?

Madame DORTIGNI.

Je t'ai fait plaiſir alors... avoue-le... Il

étoit bien tems, après l'indignité de toutes tes paroles !

DORTIGNI.

Si j'ai agi ainſi, madame, c'étoit pour me conformer à votre façon dure, avide, qui craint de haſarder une obole. Je rougis quelquefois & me fais violence; mais vous, en refuſant avec inhumanité, vous n'avez rien à combattre.

Madame DORTIGNI.

Lâche, que dis-tu? Tu ne ſais pas même refuſer avec courage: tu étois timide & honteux en ſa préſence; tu tremblois devant un homme qui, d'après les dehors, ſembloit n'avoir pas un denier. Tu n'as pas eu la préſence d'eſprit de le congédier en forme.

DORTIGNI.

Ce ſont vos hauteurs mépriſantes qui l'auront ſur-tout aigri. Je lui parlois poliment moi. . . Je gage qu'il ne m'en veut pas autant qu'à vous; & comme c'eſt votre dureté qui m'a fait manquer aujourd'hui la plus belle occaſion de m'enrichir, (*avec*

force) vous me répondrez, madame, de ce que j'aurai perdu.

Madame DORTIGNI.

Comment, je répondrai de tes propres ſottiſes ?

DORTIGNI.

S'il faut qu'il me déshérite, je me venge ſur vous; je prends ſur votre dot, je vous réduis à l'économie la plus ſtricte.

Madame DORTIGNI.

Comme l'avarice te domine !

DORTIGNI.

Comme l'argent eſt ton éternel bourreau !... Pour épargner un miſérable écu, voir porter à d'autres une ſucceſſion immenſe !

Madame DORTIGNI.

Va, le plus ſot des hommes & le plus mal-adroit, va réparer ton inſigne bévue.... Va te jeter à ſes pieds, lui baiſer humblement la main; va lui demander pardon : tu n'en auras pas encore la force.

DORTIGNI.

C'eſt à vous, madame, d'y aller, & de ce pas, ou je me ſépare de vous. Une femme a toujours de l'empire ſur un homme ; allez le fléchir. Je ne veux point de conſolation : ramenez-le, diſpoſez-le à me coucher ſur ſon teſtament, ou dans ma fureur je me ſens capable de tout.

Madame DORTIGNI.

Je ſais ce que j'ai à faire. Je ne prendrai point conſeil de toi ; je ne connois pas d'homme plus mal affermi dans ſes principes. Tu ne ſais ni parler ni agir ; & hors de l'agiotage obſcur où tu excelles, tu es un être abſolument nul.

DORTIGNI.

Soit, je ne veux pas d'autre ſcience ; mais je ne perdrai pas mon héritage par votre faute.... je vous le répete.

Madame DORTIGNI.

C'eſt moi qui t'ai conduit à la fortune, tu le ſais... Je ne devrois pas faire un ſeul pas dans cette affaire ; mais je veux bien

m'expoſer pour toi, & te prouver que, ſans mon génie, tu ſerois ſans rang, ſans crédit, ſans exiſtence... Va, & laiſſe-moi...

SCENE VI.

Madame DORTIGNI, *ſeule.*

COMMENT réparer?... Il faut du front, de la préſence d'eſprit, de la ſoupleſſe... Trouvons un plan qui puiſſe raccommoder les choſes... Cela n'eſt pas impoſſible... Dieu! ſi j'avois pu ſoupçonner l'opulence de cet homme! Aſſis à ma table, logé dans mon hôtel, choyé, fêté, careſſé... je le tiendrois préſentement dans mes filets. Oui, prévenances, affection, douceur, tendreſſe, rien ne m'auroit coûté... Que n'ai-je pu deviner!... Quand je ſonge que tout cela dépendoit d'un ſoupçon, d'un trait de lumiere! Où étoit alors ma pénétration?.... Ah! fortune, tu as pris plaiſir à m'aveugler ce matin: mais je reviens ſur le coup; & comme tu favoriſes l'audace, je ne prétends pas que tu m'échappes.

ACTE II.

(La ſcene ſe paſſe chez madame Milville.)

SCENE I.

Madame MILVILLE, BRIGITTE.

(Madame Milville eſt devant un métier de broderie, occupée à travailler.)

BRIGITTE *entre avec un carton ſous le bras, qu'elle poſe ſur une table.*

MA chere maîtreſſe, voici le produit de nos petits travaux. J'ai rencontré un marchand qui a trouvé votre ouvrage d'une délicateſſe exquiſe, ſurprenante, & qui m'a promis de le bien payer chaque fois que je lui en apporterois.... Tenez, ſerrez cela. *(Elle remet de l'argent à ſa maîtreſſe.)*

Madame MILVILLE.

Il n'y a point de honte, ma chere Brigitte,

à travailler pour jeter un peu plus d'aiſance dans ſa maiſon, ſur-tout lorſqu'on eſt mere de famille.... Mais tu me feras plaiſir de te charger toujours du ſoin de la vente... C'eſt un égard que je dois à la mémoire d'un époux qui ne croyoit pas, hélas! me laiſſer dans une pareille ſituation.

BRIGITTE.

Toutes les fois que je rencontre votre frere traîné dans un ſuperbe équipage, & que je ſonge qu'il vous abandonne ici ſans vous offrir le plus léger ſecours, je ſuis prête à crier dans la rue à tous le paſſans: voyez cet homme ſi brillant; eh bien, il aime mieux nourrir des chevaux dans ſon écurie, que de ſoulager ſa ſœur & ſes nieces en bas âge.

Madame MILVILLE.

Non, ma bonne amie, non, point d'excès; conſervons le calme que l'infortune ne ſauroit ôter aux ames élevées. Mon frere n'eſt point né dur; mais il dépend d'une femme avide & hautaine, qui a corrompu

toutes ſes bonnes qualités. Je ne deſirois que leur amitié.

BRIGITTE.

Qu'ont-ils donc à vous reprocher?

Madame MILVILLE.

De n'être point riche, & tout leur déplait en moi... Ils m'ont rebutée vingt fois. Je crois préſentement ne devoir m'offrir à leurs yeux que quand ils auront conçu des ſentimens plus fraternels.

BRIGITTE.

Votre belle-ſœur vous traite avec un mépris qui me met contre elle la haine dans le cœur...

Madame MILVILLE.

Point de haine, ma chere Brigitte. C'eſt un ſentiment trop pénible à l'ame qui le nourrit.

BRIGITTE.

Quoi, pendant votre maladie, aux portes de la mort, n'envoyer ſavoir qu'une ſeule fois de vos nouvelles, pour apprendre ſans doute que vous n'étiez plus!... Ne pas

vous rendre une ſeule viſite!.. Une inimitié ouverte, une guerre déclarée ſeroit préférable à cette cruelle indifférence.

Madame MILVILLE.

Le riche, malgré les nœuds étroits du ſang, rompt ordinairement tout lien avec le pauvre... Il l'eloigne & par inſtinct & par réflexion. Cela ſe voit par-tout. Je me trouve dans l'ame une certaine dignité qui me rend inſenſible, ou plutôt ſupérieure à l'inſulte.

BRIGITTE.

Vous êtes bien heureuſe d'avoir cette philoſophie : je vous en félicite ; mais je me ſentirois portée, moi, à une certaine violence, à rendre publique leur indignité, à la leur faire ſentir....

Madame MILVILLE.

Il ne faut jamais rendre outrage pour outrage ; ce ſeroit le moyen d'éterniſer les inimitiés. La douceur & la patience viennent à bout quelquefois de déſarmer la dureté & l'orgueil. D'ailleurs, l'intérêt de mes enfans,

cet intérêt ſi cher, m'oblige à dévorer l'affront qu'on fait à leur mere. Mon frere peut revenir à la voix de la nature, qui a toujours ſes droits, & touché de ma modération, reconnoître d'autant plus ſes torts.

BRIGITTE.

Le ciel, dit-on, humilie tôt ou tard les orgueilleux... Ah ! je mourrois contente, ma chere maîtreſſe, ſi je pouvois voir un tel exemple s'accomplir ſous mes yeux.

Madame MILVILLE.

Ma chere Brigitte, point de vœux contraires au repos d'autrui. Tout eſt ordonné ici-bas par la main d'en-haut. J'ai trouvé en vous une fille au-deſſus de ſon état, par le cœur noble & le caractere heureux. Avec la fermeté l'on ſurmonte le malheur. Confions-nous en la Providence, & gardons-nous de nourrir le triſte ſentiment de la haine. Que nous importe l'arrogance des riches ? Détournons les yeux, ne les appercevons pas. Cela eſt ſi aiſé ! Je n'exiſte que pour élever ma famille dans les principes de

la vertu, & mes enfans ſont les ſeuls liens qui déſormais m'attachent à la vie.

BRIGITTE.

Vous avez refuſé de vous marier à cauſe d'eux. C'étoit néanmoins de bons partis.... Avez-vous fait ſagement?

Madame MILVILLE.

Oui, à ce que je m'imagine; un ſecond mariage leur auroit donné un maître, ſans leur aſſurer un protecteur. Le ſouvenir d'un époux toujours préſent à ma tendreſſe, me les rend chaque jour plus chers. Non, je n'ai jamais reçu leurs baiſers, que les larmes du cœur n'aient arroſé leurs joues.

BRIGITTE.

Combien je les aime! Ils annoncent une ame ſemblable à la vôtre... Il leur échappe mille traits naïfs qui révelent la bonté de leur caractere.

Madame MILVILLE.

Puiſque tu m'aides, ma cher Brigitte, dans l'ouvrage important de leur éducation, ne me cache aucun de leurs défauts, afin que

je puiſſe les étouffer dans leur naiſſance. Accoutume-les ſur-tout au travail, & même à certaines privations, car ils ne ſont pas nés pour l'indépendance & l'oiſiveté. L'amour maternel eſt tendre & courageux; mais il ne peut créer l'aiſance où elle n'eſt pas: je ne ſuis ni timide ni trop confiante. C'eſt dans l'adverſité que l'on voit le monde ſous ſon vrai jour, & je connois par expérience les revers de la vie.

BRIGITTE.

J'ai toujours dans l'idée, ma chere maîtreſſe, que le ciel récompenſera un jour vos vertus.

Madame MILVILLE.

Mais je ne ſuis point malheureuſe, ma chere Brigitte; je paroîs, il eſt vrai, un peu mélancolique.

BRIGITTE.

Oui, vous ſoupirez ſouvent, & je n'oſe alors vous demander la cauſe de vos ſoupirs.

Madame MILVILLE.

Je m'attendris ſur mes enfans; je ſonge

au tems où leurs beſoins augmenteront avec l'âge : mais me repoſant bientôt ſur la Providence & ſur la baſe de l'économie, je ne m'alarme pas plus qu'il ne faut... Crois-moi, la paix eſt au fond de mon ame.

BRIGITTE, *avec ſentiment.*

Bien vrai !... C'eſt que vous n'étiez point accoutumée, comme moi, à une vie ſi frugale...

Madame MILVILLE.

Je te l'aſſure ; il eſt une triſteſſe douce & pénétrante, qui remplit mon ame à l'inſtant même que mes yeux ſe mouillent de larmes. Je contemple mes enfans en ce moment. Sais-tu quelle eſt la joie d'une mere dans le délicieux ſpectacle des premiers ſourires qui ſe forment ſur leurs levres, dans l'aſpect gracieux de leurs premiers mouvemens, lorſqu'ils étendent vers moi leurs petits bras, & qu'ils veulent embraſſer celle dont leur bouche a ſucé le lait ? Tel eſt le premier gage de reconnoiſſance que nous en recevons, & il nous pénetre de délices pures,

C'eſt alors que nous preſſons avec tranſport l'enfant chéri contre notre ſein, & que ce moment de joie qu'il éprouve, paſſe au centuple dans notre cœur, profondément agité & rempli d'émotions douces, nouvelles & inconnues.

BRIGITTE.

Ah! vous êtes la meilleure des maîtreſſes, & la plus excellente des meres. (*On frappe à la porte.*)

Madame MILVILLE.

On frappe, Brigitte... Allez voir... (*Brigitte ſort.*)

BRIGITTE, *rentrant.*

Madame, c'eſt un homme qui n'eſt plus jeune, & qui demande à vous parler.

Madame MILVILLE.

Je ne ſais qui ce peut être.... Vous ſavez que je ne reçois aucun homme chez moi.... Qu'en penſez-vous?...

BRIGITTE.

Il a l'air d'un bien honnête homme...

Madame

Madame MILVILLE.

Eh bien donc, qu'il entre.

SCENE II.

VANGLENNE, Madame MILVILLE, BRIGITTE.

(*Quand Vanglenne ſe préſente, madame Milville ſe leve & reſte debout, ne penſant pas qu'il dût s'aſſeoir.*)

VANGLENNE.

MON abord vous étonne, madame; mais quand je me ſerai nommé, vous ſerez moins ſurpriſe de la viſite que je prends la liberté de vous faire... J'aurois quelque choſe à vous communiquer en particulier.

Madame MILVILLE, *étonnée.*

A moi, monſieur ?

VANGLENNE.

Oui, madame. Daignez m'accorder cet

entretien, je vous en ſupplie... (*Il cherche de l'œil une chaiſe.*)

Madame MILVILLE.

Aſſeyez-vous, monſieur. (*Elle fait ſigne à Brigitte de ſe retirer. On entend les enfans qui jouent dans la chambre prochaine.*) Brigitte, faites taire les enfans ; qu'ils faſſent moins de bruit.

VANGLENNE, *aſſis.*

Je vois, madame, que vous ne me reconnoiſſez pas.

Madame MILVILLE.

Je ne crois pas vous avoir jamais vu, monſieur...

VANGLENNE.

Vous m'avez vu, madame ; mais vous étiez bien jeune alors. Vous n'aviez que dix ans, & ce n'eſt pas à cet âge que l'on retient des traits qui doivent changer avec le tems, ſur-tout quand le malheur les a beaucoup altérés... Ne vous ſouvenez-vous plus d'avoir eu un couſin nommé Vanglenne, qui paſſa en Amérique il y a environ vingt ans ?

Madame MILVILLE, *vivement.*

Oui, monſieur, je m'en ſouviens très-bien. Mais ce parent... depuis on nous l'avoit dit mort.

VANGLENNE.

On s'étoit arrangé pour cela dans la famille, avant que vous euſſiez l'âge de raiſon.... Vous voyez ce couſin, cet infortuné.... Il eſt devant vos yeux.

Madame MILVILLE.

Vous, monſieur.... vous ſeriez...

VANGLENNE.

Je ſuis, après votre frere, votre plus proche parent. Votre pere, dont je conſerve un ſi tendre, un ſi reſpectueux ſouvenir, étoit le frere unique de ma mere.

Madame MILVILLE.

Ah ! monſieur, ma joie égale ma ſurpriſe... Oui, vous fûtes toujours cher à mon pere, & il connoiſſoit bien les hommes... Je remercie le ciel de vous avoir amené ici. Mais quel événement vous a fait quitter le ſéjour de l'Amérique, que vous

aviez choiſi de préférence & habité ſi long-tems ? Venez-vous vous fixer à Paris ? Pardonnez à l'intérêt que vous m'inſpirez, la queſtion que je vous fais.

VANGLENNE.

Je vous dois, madame, un tableau fidele de ma vie paſſée, puiſque, je ne vous le déguiſe pas, je viens ſolliciter votre pitié.

Madame MILVILLE.

Ma pitié, monſieur ! ce qu'on fait pour ſes parens eſt un devoir.

VANGLENNE.

Vous l'avez déjà appris, madame ; j'eus une jeuneſſe fougueuſe & même inconſidérée, j'en fais l'aveu devant vous. Orphelin dans l'enfance, & ſous la tutele de votre pere, il me prodigua des conſeils que j'écoutai mal, & dont je profitai peu. Que ne les ai-je entendus & ſuivis ! Voulant enfin réparer mes folies par un travail ſérieux, je m'embarquai pour l'Amérique. D'abord ſimple commis dans une habitation, votre très-honoré pere répondit à toutes mes let-

tres avec bonté. Il mourut ! quel pere ! quel ami ! quelle perte pour moi ! Je ſuivis le commerce pendant pluſieurs années, & l'on parut m'oublier en Europe.

Madame MILVILLE.

Vous n'écrivîtes donc point à mon frere ?

VANGLENNE.

Pardonnez-moi ; mais huit à dix lettres au moins demeurerent ſans réponſe. Je penſai que c'étoit le ſouvenir de mes fautes paſſées, qui liguoit contre moi ma parenté ; & les croyant ſuffiſamment expiées par le malheur & l'expatriation, je paſſai à une autre extrêmité. Je ceſſai de mon côté d'écrire ; on ſema comme on voulut le bruit de ma mort, on me peignit ſous les couleurs les plus étranges. Je me rendis utile au commerçant dont je dirigeois l'habitation, & il m'accorda en peu de tems toute ſa confiance. Il avoit une fille à laquelle je ne déplus point ; je l'obtins en mariage. Le pere enchanté de cette union, & qui n'avoit point d'enfans mâles, ne m'impoſa d'autres conditions que

de quittter mon nom pour porter le ſien. Je promis & je tins parole. Mon triſte nom avoit été l'objet du mépris & du dédain, & le négoce ſe continua ſous un nom connu & accrédité... La mort m'enleva mon beau-pere & mon épouſe preſque dans la même année. Je reſtai quelque tems veuf, & je me remariai à une femme qui me fit connoître l'amour & m'inſpira la tendreſſe la plus vraie. Au bout de quatorze ans d'une union heureuſe, plaignez-moi, je la perdis... C'eſt là une bleſſure profonde, & que le tems ne guérit point.

Madame MELVILLE.

O mon couſin, ce ſont là les coups qui déchirent & accablent!

VANGLENNE.

Le chagrin que j'en reſſentis me rendit la vie inſupportable. Le ciel de l'Amérique n'eut plus d'attraits pour moi. Je me voyois ſeul à quarante-ſept ans, ſeul, après avoir aimé; & tous les objets qui m'entouroient, me rappelloient une perte irréparable... L'amour

de la patrie parla à mon cœur, je réſolus de repaſſer en France.... Hélas, madame, les côtes d'Eſpagne furent témoins de mon naufrage !

Madame MILVILLE.

Vous perdîtes tout, mon cher couſin ?

VANGLENNE.

Tout, ma chere couſine, & ſans reſſource. Forcé de faire à pied le voyage, vous jugez... La plaie eſt encore fraîche ; mais j'ai appris de votre généreux pere, que la fermeté & la conſtance doivent être les premieres vertus d'un homme qui veut ſurmonter le malheur... Oui, je ſaurai le ſupporter.

Madame MILVILLE.

Que votre récit m'a pénétrée !... Vous avez tout perdu ?

VANGLENNE.

Je vous afflige ; mais j'ai cru ne devoir pas paſſer ſous ſilence les revers dont la fortune m'a accablé. J'ai joui quelque tems de ſes faveurs paſſageres. Hélas ! c'eſt un ſonge que je voudrois pouvoir effacer de ma mémoire. Je

ſuis réduit maintenant à ſolliciter la protection de ceux qui me voudront quelque bien ; car perſonne au monde n'eſt dans le cas, madame, d'en avoir plus beſoin que moi.

Madame MILVILLE.

Ecoutez, mon cher couſin : j'ai eſſuyé auſſi des revers & je ſuis pauvre ; mais je ne le ſuis pas tellement que je ne puiſſe partager quelque choſe avec un parent plus infortuné que moi.

VANGLENNE.

Ah, madame !

Madame MILVILLE.

Si vous voulez vous contenter d'un repas frugal, tel que je le prends avec ma petite famille & cette compagne, ou plutôt cette amie que vous avez vue, vous ſerez toujours ici le bien venu, juſqu'à ce que vous trouviez mieux.

VANGLENNE.

Que vous êtes compatiſſante !

Madame MILVILLE.

Je vois très-peu de monde, je ne ſors

preſque jamais ; mais j'irai, je ferai tous mes efforts pour vous ſervir. Je parlerai en votre faveur à quelques perſonnes de connoiſſance, capables de vous rendre ſervice & de vous procurer de l'emploi... Quoique timide, je me ſens décidée, & même hardie, quand j'intercede pour autrui.

VANGLENNE.

Vous me rendez l'eſpérance & la vie, ma chere couſine.

Madame MILVILLE.

Mais vous êtes venu me chercher dans un quartier aſſez éloigné... Voudriez-vous accepter mon déjeûner?

VANGLENNE, *vivement.*

Volontiers, madame; car j'ai beaucoup couru, & je ſuis à jeûn.

Madame MILVILLE, *élevant la voix.*

Vous êtes à jeûn! Brigitte, apportez le café.

BRIGITTE, *paroiſſant.*

Il eſt tout prêt, madame.

Madame MILVILLE.

Verſez. (*Brigitte apporte deux taſſes, des*

petits pains & du café. Vanglenne mange & boit avidement.)

Madame MILVILLE.

Mon cher couſin, je mettrai ce jour au rang des plus intéreſſans de ma vie.

VANGLENNE.

Vous êtes bien généreuſe. Je ſuis cependant un homme qui vient vous être à charge, & dont, je ne le diſſimule pas, vous auriez pu vous paſſer.

Madame MILVILLE.

J'aurai auſſi tout le plaiſir; car vous, vous ne ſerez que l'obligé.

VANGLENNE.

Vous joignez la grace à la généroſité... Mais vous, qui vous intéreſſez tant à mon ſort, me ſeroit-il défendu de ſavoir quel fut le vôtre? Car ſi j'abuſois... (*A un geſte de madame Milville il n'acheve pas.*) Que d'orages aſſiegent la vie de l'homme dans un auſſi court eſpace!

Madame MILVILLE.

Une vie pénible & orageuſe, voilà la deſ-

tinée ordinaire des humains... On compte ici-bas les heureux... Je bravois les revers; mais j'ai éprouvé le coup que je redoutois le plus. La mort m'a enlevé un époux que j'adorois. Vous avez ſenti par vous-même combien cette ſéparation eſt cruelle. La fortune qui commençoit à me ſourire s'eſt enſevelie avec lui. Ce n'eſt pas cette derniere perte qui m'a coûté des larmes; il ne m'eſt reſté pour toute conſolation, que deux enfans en bas âge...

VANGLENNE, *avec intérêt.*

Deux petites filles?

Madame MILVILLE.

Oui, couſin.

VANGLENNE.

Je les ai entrevues en entrant....

Madame MILVILLE.

Je fus aſſez courageuſe pour voir mon état ſans m'effrayer, pour oſer pénétrer l'avenir qui m'attendoit. Je recueillis les débris de ma mince fortune, & réſolus de renoncer au monde qui n'accueille que les riches....

J'ai vécu entiérement retirée, cherchant dans l'économie la richeſſe qui me manquoit; & comme c'eſt à Paris ſur-tout que l'on cache ſon peu d'aiſance & que l'on vit ſans attacher le regard curieux & inſultant de ceux qui vous environnent, je crus devoir y vivre de préférence. J'oubliai facilement dans la retraite ces plaiſirs qui étourdiſſent plus qu'ils ne flattent. Je mis mon opulence dans la diminution des beſoins inutiles & dans le contentement que la raiſon peut créer. Les vrais beſoins ſont bornés, & l'on peut trouver dans le degré de ſenſibilité dont le cœur eſt ſuſceptible, la compenſation des voluptés dont s'enorgueilliſſent tant les riches. Ainſi la fortune m'a appris le ſecret que j'aurois ignoré toute ma vie ſans ſes rigueurs utiles.

VANGLENNE.

Que j'aime à vous entendre!.. Vous avez reçu de votre pere cette philoſophie de l'ame, ſi ſupérieure à celle des mots & ſi néceſſaire dans la carriere de la vie, c'eſt-à-dire, du

malheur... Près de vous j'oublie mes infortunes, & je me ſens un nouveau courage.

Madame MILVILLE.

Mais puis-je demander, cher couſin, de quelle maniere vous avez découvert ma demeure? Je la croyois à peu près ignorée de tout le monde.

VANGLENNE.

C'eſt chez M. votre frere, madame, qu'on me l'a donnée.

Madame MILVILLE, *vivement.*

Chez mon frere? Quoi, vous l'aves vu?

VANGLENNE.

Oui, madame...

Madame MILVILLE.

Eh bien?

VANGLENNE.

J'ai été introduit dans ſon hôtel; j'ai eu l'honneur de le ſaluer dans ſon appartement, je lui ai fait à peu près le récit que vous avez eu la bonté d'écouter.

Madame MILVILLE.

Qu'a-t-il répondu? ... Qu'a-t-il fait?... (*Un ſilence.*) Ciel, mon frere!

VANGLENNE.

Votre frere, madame, paroît occupé de grandes & importantes affaires. Il s'eſt avancé dans les poſtes lucratifs de la finance; c'eſt une occupation profonde, & qui l'abſorbe tout entier.. Il a été un peu diſtrait... Votre belle-ſœur eſt une dame opulente, qui paroît jouir de ſon état... Ils ſont plus qu'aiſés, je penſe?

Madame MILVILLE.

Oh! certainement.

VANGLENNE.

A Paris cependant, les apparences ſont quelquefois trompeuſes. Il ſe pourroit qu'il fût gêné, avec l'éclat de l'opulence.... Je me ſuis haſardé à leur demander de vos nouvelles.

Madame MILVILLE.

Qu'ont-ils dit?

VANGLENNE.

Que vous étiez peu fortunée, & abſolument hors d'état de m'être utile à quelque choſe.... Les malheureux eſperent toujours... Je n'ai pas perdu la confiance; &,

graces au ciel, je n'ai pas lieu de m'en repentir.

Madame MILVILLE.

Quoi! mon frere n'a rien fait pour vous? Eſt-il poſſible? Rien?

VANGLENNE.

Non, madame..... Je n'en murmure point... Chacun, après tout, eſt propriétaire de ſon bien, & maître de ce qu'il poſſede.

Madame MILVILLE.

Pas toujours, mon cher couſin, pas toujours. Il y a des dettes ſacrées; je ſuis bien ſûre que vous m'entendez, & qu'à ſa place...

VANGLENNE.

J'aurois pu à ſa place, ... Mais il ne me devoit rien... J'ai cherché néanmoins à ménager ſa délicateſſe, en ne m'introduiſant pas ſous mon vrai nom, dans la crainte de le bleſſer, à raiſon de mon vêtement... Je ne rougis pas de le dire devant vous..... je n'ai que celui-là.... Vous voyez que je n'ai pu m'offrir autrement. S'il m'avoit pré-

ſenté quelque ſecours, je l'euſſe accepté.

Madame MILVILLE, *à voix baſſe.*

Ah, mon frere, mon frree!

VANGLENNE.

Cette faveur du ciel, je vous le conſeſſe ſeroit venue fort à propos; car le pavé de Paris eſt brûlant, ſur-tout pour un étranger qui débarque... Depuis dix jours j'ai beaucoup dépenſé, & me vois actuellement dans le plus grand embarras. Heureuſement les perſonnes chez qui je loge ſont d'honnêtes gens & qui m'ont promis d'attendre.

Madame MILVILLE, *tirant ſa bourſe avec grace & nobleſſe.*

Cher parent, l'or n'abonde pas ici comme chez mon frere; mais, en attendant mieux, acceptez, je vous prie, ce double louis... C'eſt une dette que je paie avec joie à la parenté, à l'amitié. Prenez, vous dis-je; il eſt offert de bon cœur.

VANGLENNE.

Généreuſe parente, vous n'êtes guere plus fortunée que moi. Vous me donnez votre table,

table, je l'accepte avec reconnoiſſance, c'eſt aſſez... Un autre, dans un état plus aiſé, pourra m'avancer...

Madame MILVILLE, *inſiſtant.*

Prenez, cher couſin.

VANGLENNE.

Vous vous privez, en ma faveur, de ce qui vous ſeroit abſolument néceſſaire. (*Elle lui met le double louis dans la main.*) Je ne ſais ſi je dois accepter...

Madame MILVILLE.

Gardez, gardez, vous dis-je. (*En eſſuyant une larme.*) Je ſuis trop heureuſe de pouvoir en diſpoſer ainſi.

VANGLENNE.

Vous pleurez de compaſſion, chere couſine!... Et moi... ah! ah! ah! (*Il ſoupire, il pleure, il s'écrie, baiſant le louis d'or:*) Cette piece m'eſt précieuſe!.. Je la garderai toute ma vie.

Madame MILVILLE, *à part.*

Toute ſa vie! Que dit-il?

VANGLENNE, *ſanglottant.*

Oui... toute ma vie ; mais, mais, mais... (*Baiſant la main de Mad. Milville.*) Pardonnez, chere couſine... je ne puis plus ſoutenir l'émotion.... (*Se levant.*) Pardonnez-moi...

Madame MILVILLE, *interdite.*

Pourquoi ces trop vives démonſtrations pour un bienfait ſi léger ?

VANGLENNE, *avec le cri de l'ame.*

Léger ! Ah ! pardonnez - moi d'avoir mis à l'épreuve un cœur tel que le vôtre.

Madame MILVILLE.

Je ne vous comprends pas...

VANGLENNE.

Vous êtes bien la fille de votre pere.... Cette bonté noble & compatiſſante... allez... vous avez ſemé dans mon cœur un bienfait qui doit y vivre éternellement, y fructifier.... J'ai reçu votre don... (*Il tire un porte-feuille.*) Recevez le mien... Je l'exige... Voici pour vous & pour vos enfans. Je ne ſuis point un indigent ; je ſuis un million-

naire, mais je n'ai point endurci mon cœur... Non, il ne l'eſt pas; je pleure de joie & de tendreſſe, en ſongeant à l'avenir qui s'ouvre pour nous.

Madame MILVILLE.

Je demeure interdite, étonnée.

VANGLENNE.

Soyez, ſoyez mon héritiere.

Madame MILVILLE.

Moi?

VANGLENNE.

Eh! quelle autre rempliroit mes vues? La Providence m'a comblé de biens; j'ai cru devoir en faire un digne uſage: mais je n'ai point voulu être trompé en obligeant des parens inſenſibles ou ingrats; mon cœur a voulu en trouver un autre..... L'eſpoir de la fortune ne rend que trop ſouvent le viſage de l'homme hypocrite, en lui prêtant les dehors de la bienfaiſance. J'ai voulu lire à nu la penſée, & j'ai conçu en Amérique l'idée que j'exécute aujourd'hui,

Elle consistoit à venir aux yeux des miens sous cet habit modeste, & dans la véritable posture d'un indigent; à sonder en cet état les caracteres. Le naturel percera, me disois-je, dans cette premiere apparition inattendue, & je ne ferai part de ma fortune qu'à celui qui s'en montrera le plus digne par la noblesse & la sensibilité; car je n'estime pour vrais parens, que ceux dont l'ame sait compatir aux maux des infortunés. J'étois bien résolu à répudier les autres, en les abandonnant à leur froid égoïsme. Il n'y a de réel dans tout ceci, chere cousine, que mon naufrage, & je n'y ai pas perdu la cinquantieme partie de mes richesses... Je l'ai donc trouvé ce cœur généreux & sensible que je cherchois! Je fais avec lui le partage des biens que le ciel m'a accordés, & je rejette à jamais mon indigne cousin.

Madame MILVILLE.

Ah! ne le rejetez point... Il a été gâté par les faux principes qu'on puise dans le monde... Mais il peut revenir.

VANGLENNE.

Eh ! comment êtes - vous du même ſang ? ... Je ne vous ai pas tout dit, chere couſine. Non, il n'a pas tenu à lui que je n'aie ſenti le dernier terme de l'humiliation & de l'opprobre. Il m'a fallu d'abord entrer chez lui comme par ſurpriſe. J'ai tout fait pour l'émouvoir ; j'ai ſupplié, je me ſuis mis tout entier à la place de l'homme ſouffrant ; j'avois ſon ton, ſa voix, ſon accent ; il doit être toujours ſacré, quand il gémit & ſoupire. Qu'ai-je obtenu ? Des refus inhumains, des défaites, du mépris, de bas menſonges. La morgue, l'inſolence, la froideur inſultante caractériſoient ſes moindres expreſſions ; il avoit la parole brutale d'un homme riche qui outrage celui qui ne l'eſt pas. Sa femme plus hautaine encore, me toiſoit d'un œil dédaigneux, plus dure, plus inſolente dans ſa plate arrogance.... Je leur aurois peut-être pardonné ; car le riche eſt ſi ſot !.. Mais ce que je ne leur pardonne pas, ce que je ne leur pardonnerai de ma vie, c'eſt

leur dureté envers vous. Comment ! un frere, du milieu de l'abondance, aura pu voir ſa ſœur vertueuſe manquer du néceſſaire avec ſes enfans ! Il n'a donc ni ſentimens, ni entrailles, ni honneur !

Madame MILVILLE.

Je ne lui demandois rien.

VANGLENNE.

Vous le jugiez donc bien inſenſible, couſine ? C'eſt ſa condamnation qui vient de ſortir de votre bouche....

Madame MILVILLE.

Ah ! croyez que je ne l'accuſe point. Non, non....

VANGLENNE, *avec enthouſiaſme.*

Amour aux bons, inimitié aux méchans, à tous ces cœurs endurcis, qui n'exiſtent que pour eux ! Puiſque les loix ne ſavent point punir l'inſenſibilité, l'orgueil, l'ingratitude, il faut être plus ſévere pour ces vices-là, que pour ceux qu'elles frappent & flétriſſent. C'eſt à l'homme ferme que la ſociété a remis ſa vengeance ; il doit l'exercer en juſte

appréciateur, ſans haine & ſans colere. Si l'occaſion s'en préſente, il doit humilier à ſon tour ceux qui humilioient autrui.... Que ce perſonnage financier, que ſa petite femme orgueilleuſe, ſentent...

Madame MILVILLE.

Oubliez, oubliez plutôt les écarts de la vanité, avec cette ſupériorité qui vous caractériſe.

VANGLENNE.

On oublieroit bientôt la vertu, ſi l'on perdoit ſa juſte indignation contre le vice. Eh, qui diſtingueroit déſormais l'homme honnête & ſenſible de l'homme dur & ſuperbe, ſi on les accueilloit d'un front égal, ſi à leur approche l'hommage devenoit le même ?.. Je le répete : tout ami de l'humanité eſt vengeur des vices que nos loix imparfaites ont oublié de punir. Tout homme vertueux a ſon code particulier pour repouſſer & flétrir les procédés que le méchant & le lâche croient pouvoir ſe permettre ſans danger. Mais, chere couſine, où ſont-ils ces deux

enfans, qui dès ce moment deviennent les miens? Faites-les venir, je vous prie; que je ſoulage mon cœur en leur préſence, que je les embraſſe ces précieux rejetons.....

Madame MILVILLE, *attendrie.*

Vous allez les voir; ils vous connoîtront avec le tems. (*Elle va chercher les enfans & les amene.*)

VANGLENNE.

Les voici donc, ces aimables créatures qui auront un jour votre cœur! (*Il les ſoulève, les embraſſe, les preſſe contre ſon ſein.*) Vous avez un oncle inhumain, mes bonnes amies; mais vous avez une bonne mere, & moi qui vous adopte... Nous veillerons enſemble ſur votre vie entiere. (*Les poſant à terre.*) Allons, ma chere couſine, vous êtes dès ce moment ma tréſoriere... Je vais vous charger d'un emploi qui plaira ſûrement à votre ame, du ſoin de ſecourir les infortunés. Allez, cherchez-les, amenez-les; ne craignez pas d'en trop raſſembler autour de moi... Je crois, ainſi que vous, aux plaiſirs

intimes de la confiance... Mon hôtel eſt prêt ; venez l'embellir, car le palais le plus ſuperbe eſt un ſéjour triſte ſans l'amitié. Qu'elle y regne, qu'elle y dicte ſes loix. C'eſt à vous de me conſoler de ce que j'ai perdu... Je veux d'ailleurs que vous effaciez le luxe dont s'enorgueillit votre belle-ſœur. Vous le dédaignez, je le ſais : mais elle, elle aura la baſſeſſe de ſécher de dépit ; car les petites ames ſont miſérables en tout... Oui, mon aimable couſine, ceſſez de vous en défendre... ce que j'ai eſt à vous. J'ai pris votre déjeûner, nous finirons la journée par ſouper enſemble.

Madame MILVILLE.

Avant de ſortir, couſin, reprenez votre porte-feuille.

VANGLENNE, *avec beaucoup d'expreſſion, & lui prenant la main reſpectueuſement.*

Je vous le laiſſe ; ſoyez-en dépoſitaire... Si vous voulez me le rendre... ſongez, ſongez bien que je ne l'accepterai qu'à une ſeule condition... (*Il lui baiſe la main.*) Adieu, aimable couſine.

SCENE III.

Madame MILVILLE, *ſeule.*

VEILLAI-JE ?... Eſt-ce un ſonge ?... Je ſuis tentée de le croire... Un parent que je n'ai point vu depuis l'âge de dix ans, qu'on diſoit mort, dont on ne parloit même plus, reſſuſcite, traverſe les mers avec une fortune conſidérable, l'apporte ici, me l'offre, prend mes enfans ſous ſa protection, les preſſe dans ſes bras, les adopte : & pourquoi ? Parce que j'ai obéi au premier devoir qu'exige la ſimple humanité... Eh, pourquoi s'étonne-t-il à ce point de la bienfaiſance, lui qui eſt né généreux ? Pourquoi préconiſe-t-il ſi hautement un léger ſervice ?.. Mais puis-je m'empêcher de rendre hommage à ſon caractere ? Comme il poſſede le vrai langage de l'ame ! comme il la répand ! Je me ſens diſpoſée à le chérir... Mais quoi, ne ſeroit-ce pas ſa généroſité que je chérirois

en lui ? Ce qu'il ſe promet de faire pour mes enfans... Non, non, je ne me trompe point. En m'examinant bien, c'eſt lui, c'eſt lui que j'aime. Le noble & honnête homme !

SCENE IV.

Madame MILVILLE, BRIGITTE.

BRIGITTE, *entrant tout-à-coup.*

AH, ma chere maîtreſſe! .. Je l'ai reconduit de l'œil, ce digne homme... Ah ! ah ! ah !

Madame MILVILLE.

Eh bien, ma chere Brigitte... qu'as-tu ? Tu pleures !

BRIGITTE.

Ah ! je n'ai pas été maîtreſſe de ne point tout entendre... O ma chere & bonne maîtreſſe !.. pardonnez : je n'en puis plus, la joie me ſuffoque.

Madame MILVILLE.

Tu as pu ſoutenir mon adverſité, & tu ne ſupportes pas mon bonheur ?

BRIGITTE, *pleurant toujours de joie.*

Non, non, non, il m'eſt trop ſenſible... Je vous l'avois bien dit que la Providence vous récompenſeroit.

Madame MILVILLE.

Remets-toi, de grace remets-toi.

BRIGITTE.

Ah! je mourrai contente à préſent.... Ah.... ah... ah... il faut que je pleure, laiſſez-moi pleurer... J'ai du plaiſir à pleurer... Ah, mon Dieu!.. Il faut que je pleure long-tems. (*Elle pleure en ſanglottant.*)

Madame MILVILLE.

Mais j'entends un certain bruit: vois ce que ce peut être. (*Brigitte ſort.*)

BRIGITTE, *rentrant avec de grandes exclamations.*

Madame, madame, un équipage... de grands valets... Ah, madame, madame, miracle, miracle!..

Madame MILVILLE.

Quoi donc?

BRIGITTE.

C'eſt madame votre belle-ſœur qui monte en perſonne à votre quatrieme étage.

Madame MILVILLE.

Ma belle-ſœur !.. Ce jour eſt fait pour m'étonner.

SCENE V.

Madame DORTIGNI, Madame MILVILLE.

Madame DORTIGNI, *ſautant au cou de ſa ſœur.*

BONJOUR, ma ſœur. Il y a long-tems que nous ne nous ſommes vues.

Madame MILVILLE.

En effet, vous me ſurprenez, madame; étrangement; je ne m'attendois pas à cette viſite, je vous l'avoue...

Madame DORTIGNI.

Ah ! ſi vous ſaviez tous les détails, vous me pardonneriez; mais cela ne peut ſe ra-

conter.... Eh bien, comment cela va-t-il ?

Madame MILVILLE.

Beaucoup mieux..... graces au régime plutôt qu'aux remedes.

Madame DORTIGNI.

J'en ſuis ravie.... Je voulois vous envoyer mon médecin.... Il eſt tombé lui-même malade, & je crois qu'il en mourra... Je n'ai pu venir vous voir.... D'ailleurs, j'avois des précautions extrêmes à prendre, à cauſe de mon mari... C'étoit une fievre maligne, dont vous étiez atteinte ?

Madame MILVILLE.

Non, madame, c'étoit une fievre ordinaire....

Madame DORTIGNI.

Mais que m'a-t-on dit ! on m'avoit aſſuré qu'il y avoit de la malignité... Et vos enfans n'ont-ils pas eu la petite vérole dans ce tems-là ?

Madame MILVILLE.

Point du tout ; une petite rougeole volante.

Madame DORTIGNI.

Voilà comme tout ſe confond... Les valets n'entendent rien ; mais, graces à Dieu, tout le monde ici a été promptement rétabli.

Madame MILVILLE.

Ma convaleſcence a été aſſez longue.

Madame DORTIGNI, *la careſſant.*

Votre ſanté en ſera plus raffermie... Je vous trouve un excellent viſage. Les tems ont été affreux, vous le ſavez, je n'ai pu ſortir... Les migraines m'aſſiegent... J'ai eu les nerfs agacés. Puis excédée de mille importuns... C'en eſt fait : je renonce à ce tracas. C'eſt un plan arrêté depuis long-tems dans ma tête, & que j'exécute enfin. Je ne veux plus voir que mes parens. Ce ſont, après tout, les meilleurs amis que l'on puiſſe avoir dans ce monde...

Madame MILVILLE.

Ils devroient l'être au moins....

Madame DORTIGNI.

Ma chere ſœur, pourquoi nous négliger

à ce point, ne pas venir nous voir?.... Vous avez plus de tems que moi.

Madame MILVILLE.

Le reproche eſt admirable! Je me ſuis préſentée cinq à ſix fois de ſuite à votre porte; vous n'étiez pas viſible.

Madame DORTIGNI.

Pour vous, ma chere ſœur, pour vous?.. Ah! vous ne me ferez pas l'injure de le penſer. Permettez; ſi j'avois donné des ordres, vous n'y étiez ſûrement pas compriſe. C'eſt la faute de mon portier, le plus lourd butor... Venez nous voir; oublions le paſſé... Si je vous paroîs coupable, prenez-vous-en à votre frere; c'eſt un tyran, en vérité... J'y perdrai la vie.

Madame MILVILLE.

Mon frere?

Madame DORTIGNI.

Il me fait tenir table impitoyablement quatre fois la ſemaine.

Madame MILVILLE.

C'eſt n'être jamais à ſoi.

Madame

Madame DORTIGNI.

Rien n'eſt plus cruel, ma ſœur, que de donner tous les jours ſon bien à manger à mille êtres indifférens, pour ne rien dire de plus, & de faire par-deſſus le marché encore les frais éternels de la repréſentation.

Madame MILVILLE.

On dit que tel eſt le ſupplice des riches... Il faut que tout ſoit compenſé.

Madame DORTIGNI.

Vous êtes plus tranquille que moi, cent fois plus heureuſe... paiſible dans votre chere ſolitude, toute à vous... La lecture vous occupe toujours ?

Madame MILVILLE.

Infiniment : c'eſt mon unique plaiſir ; & ce plaiſir étant peu coûteux, eſt à ma portée.

Madame DORTIGNI.

Oh ! je vous ferai paſſer des nouveautés piquantes. On m'en envoie de toutes parts, que je ne lis pas. Je n'ai pas le tems, en vérité, d'y jeter les yeux. J'attrape à la volée quelques extraits par lambeaux ; mais de cette

maniere on ne peut juger que bien ſuperficiellement.

Madame MILVILLE.

C'eſt ainſi néanmoins que l'on juge dans le monde, & l'on n'en prononce pas moins... vous l'avouerez.

Madame DORTIGNI.

Il eſt bien vrai... Quand jouirai-je d'un peu de loiſir, pour m'occuper à mon aiſe des délices ineffables de la littérature!... Ah! c'eſt là que réſide le vrai contentement de l'ame. On n'a point de remord de ces jouiſſances-là; elles ſont au-deſſus de tout. Votre vie eſt fortunée, paiſible, ma ſœur, en comparaiſon de la mienne. Le tourbillon des affaires n'emporte pas toujours votre eſprit loin de vous. Dans le monde où je vis, l'on ne ſait qui l'on voit, qui l'on reçoit. Fatigué par la préſence de tant d'objets qui ſe ſuccedent, c'eſt un tourment journalier. On a de l'humeur malgré ſoi. On ne peut plus connoître les hommes. On accueille mal ou bien, comme au haſard... A propos,

ma ſœur, avez-vous vu le cher couſin arrivé récemment de l'Amérique ?

Madame MILVILLE.

Oui; il ſort d'ici.

Madame DORTIGNI.

Il ſort d'ici?... Oh ! il nous a joué un tour facétieux, plaiſant, original. C'eſt un drôle de corps.

Madame MILVILLE.

Comment donc?

Madame DORTIGNI.

Imaginez-vous qu'il s'eſt préſenté chez moi comme un mendiant, un gueux, un vagabond, prêt à être enfermé au *dépôt*. Dans ce moment mon mari venoit de recevoir de fâcheuſes nouvelles; il étoit environné de ſes papiers... J'étois de mauvaiſe humeur... Nous ne l'avons pas accueilli gracieuſement: mais ſans doute il oubliera ce malheureux quart d'heure; car nous comptons bien réparer cette inattention. Mais auſſi c'eſt d'une originalité peu décente; on ne ſurprend point

ainſi les gens... A-t-il uſé envers vous de la même feinte ?...

Madame MILVILLE.

Oui, ma ſœur.... Il s'eſt offert à moi comme étant dans la peine & cherchant un emploi.

Madame DORTIGNI.

Un emploi ! Cela eſt bien ridicule. C'eſt juſtement ce qu'il y a de plus rare à Paris... On ne voit que recommandations... Les bureaux regorgent de plumes ſurnuméraires.

Madame MILVILLE.

Je lui ai offert ces petits ſecours qu'on doit à la parenté & à l'humanité.

Madame DORTIGNI.

Ah ! vous avez été bien éclairée : vous l'aviez donc deviné, ſous ſon habit plus que modeſte ?

Madame MILVILLE.

Non, je vous l'aſſure.

Madame DORTIGNI.

Perſonne ne vous avoit avertie ?

Madame MILVILLE.

Perſonne.

Madame DORTIGNI, *grimaçant.*

Ah ! vous avez le coup-d'œil plus fin, plus pénétrant que le nôtre.

Madame MILVILLE.

Je n'avois rien prévu de ce qui eſt arrivé... Quand je lui eus fait mon préſent, qui étoit bien peu de choſe au fond, après avoir pris une taſſe de café avec moi, tout-à-coup il s'eſt levé de cette place, les bras étendus, l'œil humide de larmes, & m'a dit d'un ton pénétré, d'un ton qu'on ne peut jamais rendre : j'ai accepté vos dons, ma couſine, recevez les miens... Il m'a remis enſuite ce porte-feuille entre les mains, pour moi, dit-il, & pour mes enfans... Le voici ; je ne l'ai pas encore ouvert.

Madame DORTIGNI, *avec empreſſement.*

Voyons, voyons ce qu'il renferme...

Madame MILVILLE.

Je compte bien le lui rendre, comme vous imaginez.

Madame DORTIGNI, *après avoir ouvert le porte-feuille.*

Mais, ma ſœur, ma ſœur, ma ſœur! voilà des effets pour plus de ſix cents mille livres... Ah, mon Dieu! voilà une offre unique, incroyable, extraordinaire: on n'a jamais rien vu de tel. Comment! il vous a donné cela pour une taſſe de café? Cela eſt incroyable... J'avois pris moi, malheureuſement, mon chocolat.

Madame MILVILLE.

Vous penſez bien, ma ſœur, que je ne me regarde que comme dépoſitaire, & rien de plus.

Madame DORTIGNI.

Oui, autrement le monde jaſeroit. Ah çà, ma chere ſœur, je ſuis enchantée de l'eſpece de divination que vous avez eue. Cela fait honneur à votre ſagacité. D'ailleurs, ſes bontés ne pouvoient être mieux placées... J'eſpere qu'il vous les continuera. On ne doit cependant compter que médiocrement ſur un eſprit auſſi bizarre. Ces caracteres ſinguliers,

pour ne pas dire extravagans, ont mille caprices qui les font changer d'un quart d'heure à l'autre.

Madame MILVILLE.

Il m'a fait mille proteſtations d'amitié... que je crois ſinceres... Il veut abſolument que j'aille loger dans ſon hôtel.

Madame DORTIGNI.

Gardez-vous-en bien, ma ſœur; vous n'êtes point d'un âge... Il faut redouter les langues médiſantes...

Madame MILVILLE.

Je ne les crains point; mais croyez que je ſerai toujours très-ſévere ſur l'article des bienſéances.

Madame DORTIGNI.

Il faut ſi peu de choſe pour ternir ſa réputation!.. Les dons qu'il vous a faits, ſi vous m'en croyez, doivent même n'être ſus de perſonne; car on en tireroit quelque conſéquence...

Madame MILVILLE.

Ma ſœur, je vous proteſte que je n'ac-

cepterai des bienfaits qu'à charge de les publier à toute la terre.

Madame DORTIGNI.

Vous êtes veuve, jeune; on parlera.

Madame MILVILLE.

Le monde, tout méchant qu'il eſt, reconnoît & reſpecte la véritable vertu... On peut la calomnier, mais non pas la flétrir.

Madame DORTIGNI.

Je le crois; mais à propos, je ſais déjà ce que vous ignorez peut-être... Mes informations ont été ſûres & promptes: ſavez-vous où il demeure?

Madame MILVILLE.

Non: il doit venir me prendre avec mes enfans.

Madame DORTIGNI.

Eh bien, je vous l'apprends; il loge rue de Richelieu, dans un hôtel magnifique. Il a un train!.. Et venir ſous un pietre habillement intercéder, demander l'aumône, ou plutôt tromper la compaſſion... Ah! celà eſt d'une ſingularité choquante.

Madame MILVILLE.

Je ne crois pas en effet qu'on ſe ſoit jamais aviſé d'une telle métamorphoſe.

Madame DORTIGNI.

Cela ne devroit pas être toléré, ma ſœur, pas plus que le déguiſement de ſon ſexe; car ſi cette mode s'introduiſoit une fois dans le monde, on ne ſauroit bientôt plus à qui l'on doit certains égards.

Madame MILVILLE.

On prendroit le parti alors, d'en avoir pour tous les hommes.

Madame DORTIGNI.

Cela eſt bien philoſophiquement dit, ma ſœur; mais il y a dans la ſociété, des rangs, des claſſes, une ſubordination néceſſaire, vous en conviendrez.

Madame MILVILLE.

Je ne prétends point dire le contraire.

Madame DORTIGNI.

Ah çà, ma chere ſœur... vous avez tout crédit ſur ſon eſprit... Vous êtes bonne, vous êtes éloquente... Faites ma paix.

Madame MILVILLE.

J'y travaillerai assurément de tout mon cœur.

Madame DORTIGNI.

S'il eût dit un mot de son état, nous l'aurions reçu à bras ouverts... Attendez; il faudroit lui dire que tout cela n'a été qu'un jeu, & que le connoissant riche, nous avons voulu... aussi... de notre côté... jouer la comédie... Qu'en dites-vous?

Madame MILVILLE.

Cela ne prendra pas.

Madame DORTIGNI.

Eh bien, dites-lui que mon mari avoit la tête fort occupée d'affaires, qu'il l'a saisi dans un de ces mauvais quarts d'heure où l'on brusque tout ce qui nous approche; que moi, j'avois grondé mes gens à mon lever, & que l'impression m'en étoit demeurée... Ajoutez, chere sœur, que les hommes qui ont des bureaux sont tristes le matin, & qu'on ne rit à Paris que le soir.

Madame MILVILLE.

Je vous promets d'employer, & les raiſons, & les prieres, pour que le paſſé ſoit enſeveli dans le ſilence.

Madame DORTIGNI.

Je compte aller ce ſoir lui demander à ſouper. Il verra bien alors que je n'ai pas voulu lui manquer... Quand ce ne ſeroit que ſon extrême généroſité envers vous, ce parent me deviendroit cher... (*Se levant.*) Ménagez-vous bien... prenez ſoin de votre ſanté, je vous en conjure.... Et les chers enfans? Ils s'amuſent. L'heureux âge! où l'on eſt ſans ſouci, ſans inquiétude. Vous les embraſſerez bien pour moi. Ne prenez pas ceci pour une viſite de cérémonie; point du tout, c'eſt une viſite de bonne & franche amitié... Depuis un mois, je guettois l'inſtant d'être libre... Adieu, adieu.. Ne bougez pas; l'air eſt froid. A tantôt, nous nous reverrons. (*En la baiſant.*) Adieu... nous allons nous voir fréquemment, c'eſt une choſe arrêtée.

SCENE VI.

Madame MILVILLE, BRIGITTE.

BRIGITTE.

EH bien, eſt-elle aſſez impudente, aſſez menteuſe, aſſez baſſe? & de l'orgueil encore! Je l'obſervois; chaque mot de votre bouche étoit pour elle un coup de poignard. Elle a frémi du porte-feuille; elle a éprouvé le plus violent dépit; elle ſe déguiſe habilement, mais ſon regard la trahit malgré elle. Elle n'a que le remord de l'avarice. Je la déteſtois; mais je lui rends plus de juſtice à préſent, je la mépriſe.

Madame MILVILLE.

Plains-la plutôt: elle eſt aſſez punie d'être privée de ce ſentiment intime & doux qui fait goûter les plaiſirs de l'ame, les ſeuls qui méritent d'être appellés de ce nom.

BRIGITTE.

Quelle créature! Quand elle vous appelle

ſa ſœur, mon oreille eſt déchirée. Vous, ſa ſœur ! Non, non, il y a une diſtance infinie entre vos ames.

Madame MILVILLE.

C'eſt aſſez, Brigitte... Tous les vices & les travers naiſſent d'un ſeul vice, de la cupidité. Malheur aux cœurs livrés à cette paſſion triſte ! Ils ſe tourmentent eux-mêmes, & l'on n'a rien à ajouter au ſupplice dans lequel ils vivent..... Il faut les plaindre, vous dis-je, & non les outrager.

ACTE III.

(Le théatre repréſente l'hôtel de Vanglenne, hôtel riche & magnifique. Vanglenne doit avoir un habit d'écarlate galonné, une canne à pomme d'or; il conduira madame Milville par la main.)

SCENE PREMIERE.

VANGLENNE, Madame MILVILLE.

VANGLENNE.

VOUS voici chez vous, chere couſine. Je n'aurai de droits ici que ceux que vous voudrez bien me donner... Vous y ſerez libre, vous y inviterez tous ceux qui vous conviendront... Votre ſociété ſera la mienne, ſi vous me le permettez. Votre eſprit répond à la nobleſſe des ſentimens... Je vous entendrai

toujours avec le plaiſir que donne l'admiration....

Madame MILVILLE.

Ah, couſin, quel éclat! quelle magnificence! Et vous me deſtinez...

VANGLENNE.

Bien caché depuis dix-huit jours, j'ai fait tout arranger l'argent à la main; & avec ce mobile univerſel, il n'y a point de ville comme Paris pour être ſervi promptement & à ſouhait... Je n'ai fait part de mon projet à perſonne, & je m'en applaudis; mon ſecret n'a point été trahi. Allons, prenez poſſeſſion... Je ſuis chez vous, couſine.

Madame MILVILLE.

A moi, cet hôtel!... Vous me croyez donc ſenſible à ce luxe? C'eſt m'affliger.

VANGLENNE.

Que votre belle-ſœur, qui affecte des airs hautains, vous voie ici dans l'opulence, & vous apperçoive monter dans un équipage plus élégant que le ſien; & comme c'eſt une petite ame, attachée à ces miſeres,

que le dépit la tourmente au point d'en ſentir les convulſions de l'orgueil humilié.

Madame MILVILLE.

J'ai repris à peine mes ſens... C'en eſt trop... Vous penſez bien que je ne peux ni ne dois accepter de tels bienfaits. Modérez-les, ſi vous voulez que j'en uſe. Je vous remercie de la prudence & de la diſcrétion dans l'arrangement des logis.

VANGLENNE.

L'hôtel eſt coupé en deux, & ſans aucune communication... Quand vous voudrez me recevoir, je viendrai comme votre parent & votre meilleur ami.

Madame MILVILLE.

Mais comptez-vous me le prouver avec cette profuſion? Si elle convient à votre opulence, elle ne convient nullement à ma ſituation, qui repouſſe l'éclat... Je ne refuſe point vos dons, je vous offenſerois; mais qu'ils s'accordent avec la modeſtie, qui doit être mon élément & mon premier devoir. Vous ſavez

comme

comme je vivois ; quelque choſe de plus ſuffira pour compléter mon bonheur.

VANGLENNE.

Vous m'avez promis, couſine, de condeſcendre à toutes mes idées... Dans ſix mois vous ſerez parfaitement libre de vivre à votre guiſe ; mais j'exige que vous ayez pour moi cette complaiſance juſqu'à ce terme.

Madame MILVILLE, *tirant de ſa poche le porte-feuille.*

Juſqu'à ce terme?.. Et votre porte-feuille ?.. Reprenez-le... Je l'exige.

VANGLENNE.

Gardez-le juſqu'à ce que je vous le redemande ; c'eſt encore là une de nos conditions, couſine. (*En ſouriant.*) N'êtes-vous pas ma tréſoriere ?

Madame MILVILLE.

Vous voulez que je garde un don exorbitant ?

VANGLENNE.

Laiſſez-moi achever, vous dis-je, & ne me chagrinez point.... Cet oncle, dont la

mémoire m'eſt précieuſe, dont j'ai connu l'ame ſi ſemblable à la vôtre, votre pere m'ordonne du fond de ſa tombe d'agir ainſi. Oui, c'eſt lui qui m'inſpire en ce moment. Ce que je fais n'eſt pas par oſtentation, mais pour donner un exemple aux riches, pour leur apprendre à ne jamais dédaigner le pauvre, à ſe ſouvenir que dans un tour de roue, la fortune abaiſſe celui qui étoit au ſommet, & éleve celui qu'ils appercevoient au dernier rang... Que cette leçon, s'il eſt poſſible, réprime l'inſolence trop commune aux riches. (*Appellant tous les gens de la maiſon.*) Voilà vos domeſtiques, madame; vous les trouverez tous à leur poſte & inſtruits de tout ce qui regarde leur office. Ce qui eſt ici eſt à vous ſans réſerve. (*Aux domeſtiques.*) Allez. (*Les domeſtiques ſortent.*) Je ne m'inquiete plus de l'emploi que vous en ferez. (*Tirant le double louis qu'il a reçu d'elle.*) Cette piece que je garderai précieuſement tant que je vivrai (& vous n'entendiez pas alors le ſens de ce mot, lorſque je l'ai pro-

noncé,) cette piece qui m'auroit en effet racheté la vie, ſi je me fuſſe trouvé dans le beſoin, comme cela auroit pu être; voilà le gage irrécuſable, qui me dit que vous honorerez les richeſſes, en en faiſant un digne uſage.

Madame MILVILLE.

J'ai ſupporté la pauvreté avec courage, & la ſupporterois encore de même; mais en ce moment, où le bonheur me ſourit enfin, je ne vous déguiſerai point le fond de mon ame... Non.... ce n'eſt pas ſans un ſecret plaiſir que je retrouve, après tant de traverſes, cette douce aiſance à laquelle j'étois accoutumée, & que mes chers enfans vont partager avec moi; mais l'aiſance auſſi me ſuffit. Je ſuis vraie avec vous comme avec moi-même; je ne vous diſſimulerai point la joie dont mon ame ſe trouve remplie.

VANGLENNE.

Voilà de ces aveux qui n'échappent qu'à un cœur comme le vôtre; tout autre diſſi-

muleroit... Mais vous me ſerez utile, chere couſine, vous m'aiderez à placer mon argent d'une maniere qui ne ſoudoie ni l'oiſiveté, ni l'intrigue, ni l'effronterie. Penſez-y mûrement. Je ne reconnois plus Paris; plus de gaieté, tout ſe plaint, tout ſouffre... Une foule de néceſſiteux... Ce ſpectacle me déchire l'ame; vous m'indiquerez les véritables honnêtes gens qui ſe cachent... Je commence à renaître depuis que je vous connois... Je ne puis retenir l'aveu du plaiſir doux, profond, que je reſſens en votre préſence; le chagrin qui obſédoit mon cœur s'éclipſe, je retrouve des jours plus ſereins. (*La regardant tendrement & lui touchant le bras.*) A propos, reſtez comme vous êtes; ne changez rien à votre habillement... Vous êtes bien... Que je vous voie toujours comme je vous ai vue pour la premiere fois dans votre retraite. Délicieuſe, pure & touchante image, je ne t'oublierai point!... Laiſſez, couſine, laiſſez les diamans à celles qui n'ont pas votre beauté.... J'ai couru tout Paris depuis

quinze jours ; j'ai les yeux d'un autre monde, direz-vous. Mais, me diſois-je en parcourant les promenades & les ſpectacles, caché dans la foule, ne prendra-t-on jamais dans la maniere de s'habiller, au lieu de ces ajuſtemens recherchés, le goût ſimple & délicat, qui ſeme les graces dans les plis qu'il forme, qui rend la toile légere & la fleur des champs une parure naïve ? Ce goût naturel pourroit remplacer avantageuſement ce luxe ſomptueux, qui en s'attirant le regard, trahit l'attention que mérite une phyſionomie touchante. Comment les femmes, ſi expertes en l'art de plaire, ne ſentent-elles pas que les diamans ceſſent de briller, quand tout le reſte annonce la décoration, & que, pour fixer l'œil, il ne faut qu'un ornement modeſte ? Car l'œil ſe plait à détailler les graces ſimples, & n'eſt qu'ébloui par le faſte & la richeſſe.

Madame MILVILLE.

Dieu ! oſerai-je lui parler de mon frere ! . . J'attends le moment. . .

SCENE II.

VANGLENNE, Madame MILVILLE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR, on étoit allé vous demander chez vous; c'eſt M. Mulſon, qui voudroit abſolument vous parler.

VANGLENNE.

Ah! Mulſon l'agent de change? .... Couſine, permettez-vous que je le reçoive ici? ... Faites entrer.

SCENE III.

VANGLENNE, Madame MILVILLE, MULSON.

(Mad. Milville s'aſſied dans un coin de la ſalle.)

MULSON, *étendant les bras.*

QUI l'auroit cru! Vous en Europe! Et tout le monde l'ignore; on eût été au-devant de

vous, vous offrir nos ſervices. Et pourquoi vous êtes-vous caché, vous fait pour aller de pair avec tout ce qui brille?

VANGLENNE.

C'eſt que je ſuis ruiné... J'ai fait naufrage.

MULSON.

Ah! vous êtes bien revenu ſur l'eau, à ce qu'il paroît.

VANGLENNE.

On m'a tué dans ce pays-ci; mais je ne m'en porte pas moins bien. Il eſt vrai cependant que jai failli à me noyer tout de bon.

MULSON.

En ſauvant votre perſonne, il n'y avoit rien de perdu... La mer eſt bien avide; mais malgré ſa profondeur, elle ne pouvoit pas tout engloutir.

VANGLENNE.

Il me reſte encore quelque choſe pour moi & mes amis.

MULSON.

Je le crois... Vous venez jouir ici de votre félicité au milieu de vos parens?... J'ai à

vous porter les ſalutations, les excuſes, les reſpects de deux perſonnes qui vous ſont liées par le nœuds du ſang, & de plus fort attachées.

VANGLENNE.

Et qui donc, s'il vous plait?

MULSON.

Monſieur & madame Dortigni.... Honnêtes gens, braves gens au fond... Je ſuis un de leurs principaux agens.

VANGLENNE.

C'eſt donc vous qui leur avez dit que j'étois ici?...

MULSON.

Eh! monſieur, j'ai eu l'honneur de vous reconnoître au premier coup-d'œil, à l'inſtant où vous ſortiez de chez eux... Vous n'êtes pas de ces hommes qui ne laiſſent dans la mémoire qu'une foible impreſſion... Malgré l'habit que vous portiez, je vous ai reconnu... Votre crédit...

VANGLENNE.

Mon crédit? (*Montrant Mad. Milville.*) Connoiſſez-vous madame?

MULSON, *saluant.*

Je n'ai pas cet honneur.

VANGLENNE.

Comment, vous ne connoiſſez point madame? ... Mais vous fréquentez cependant la maiſon de madame Dortigni?

MULSON.

Depuis quatre ans j'ai cet avantage, & preſque tous les jours... J'y mange fréquemment.

VANGLENNE.

Et vous ne connoiſſez pas madame?

MULSON.

Non, monſieur... Je ne me rappelle pas d'avoir vu madame.

VANGLENNE.

C'eſt ſa ſœur.

MULSON, *étonné.*

Quoi! M. Dortigni a une ſœur?... Madame, permettez que je vous préſente mon reſpect.

VANGLENNE.

Préſentement, monſieur l'ambaſſadeur; achevez votre meſſage.

MULSON.

Je ſuis un peu interdit.... Je ſais tout ce qui s'eſt paſſé ; ils ont eu quelque tort avec vous...

VANGLENNE.

Quelque tort !.... Vous êtes très-bien informé.

MULSON.

Mais ce ſont au fond d'honnêtes perſonnes, fort affables, dont j'ai lieu, moi, d'être ſatisfait. Comme vous êtes d'un caractere facile & généreux, vous oublierez quelques petites inadvertences.

VANGLENNE.

Inadvertences !

MULSON.

Oui, ils veulent réparer... On a des diſtractions à l'infini dans le monde.

VANGLENNE.

Mais, quand M. Dortigni reçoit un homme de la bourſe, a-t-il des diſtractions alors ? commet-il beaucoup d'inadvertences ?

MULSON.

Oh, non... Mais entre nous, il faut pardonner à M. Dortigni, car il n'eſt que l'aveugle agent des volontés de ſa femme.

VANGLENNE.

J'entends.

MULSON.

De plus, il eſt très-bien aujourd'hui avec le miniſtre, mais très-bien. Il eſt fait pour proſpérer, pour aller loin, pour monter...

VANGLENNE.

Je le crois de même... Il doit monter, comme vous dites.

MULSON.

Il ne faut jamais ſe brouiller entiérement avec ces hommes-là; car on ne ſait pas ce qui peut arriver dans la ſuite... On a vu... Vous ſavez...

VANGLENNE, *à part.*

Je reconnois Mulſon, il ne peut pas ſuppoſer un ſeul homme exempt d'ambition. (*Haut.*) Je vois que vous êtes venu ici pour préparer les voies d'accommodement.

MULSON.

Juſtement. Ils ſollicitent la grace de vous rendre une viſite. La parenté, malgré quelques nuages, reprend toujours ſes droits... Pourront-ils vous voir ſans que vous leur faſſiez mauvaiſe mine ?

VANGLENNE.

Vous ſavez comme j'agis avec tout le monde.

MULSON.

Oh ! ſans doute... C'eſt ce que je leur ai dit, vous êtes bien le plus galant homme que je connoiſſe.... Ah çà, cela eſt donc arrangé ?.. Vous revenez comme ſi de rien n'étoit ?... J'en ſuis content, charmé.... J'eſpere, monſieur, vous propoſer quelques affaires d'une ſolidité... Il y a une opération, dont je vous montrerai le tableau.

VANGLENNE.

Nous verrons cela, monſieur Mulſon.

MULSON, *à part.*

Mais j'ai réuſſi à merveille, & le plus heureuſement du monde. (*Haut.*) Je vais

donc leur porter l'agréable nouvelle de vôtre réconciliation ?

VANGLENNE.

Oui, monſieur Mulſon.

MULSON.

Ils y ſeront très-ſenſibles, je vous aſſure.

VANGLENNE.

Eh bien, je les attends.

MULSON.

A merveille... Ils en ſeront enchantés, vous dis-je. (*A part.*) Bon ! tout va bien. (*Haut.*) Je vous offre bien mes reſpects.

SCENE IV.

VANGLENNE, Madame MILVILLE.

VANGLENNE.

Ils oſeront venir !.. Cela eſt fort... En ce cas j'aurai mon tour... Métal corrupteur, ô malheureux argent, que n'obtiens-tu pas des hommes ! Ton aſpect raffine leurs vices

& transforme leur cupidité en hypocrisie... Métal funeste ! pourquoi existes-tu ? pourquoi es-tu à la fois l'échange de nos besoins & l'agent de nos crimes ?

Madame MILVILLE.

Cher cousin, bon & généreux comme vous l'êtes, je prendrai sur moi de vous supplier en faveur d'un frere assez malheureux déjà de méconnoître cette élévation de sentimens, qui est un don de la nature.

VANGLENNE.

Vous prétendez à toute force l'excuser ; cela est à sa place, & digne de vous : mais moi, je sais ce qu'il faut que je fasse.

Madame MILVILLE.

Mais l'effort d'une belle ame, d'une ame comme la vôtre...

VANGLENNE.

Cousine, ce n'est pas moi qu'ils ont offensé, c'est le pauvre, oui, le pauvre caché sous l'habit que je portois ; c'est lui qu'ils ont outragé durement, inhumainement, & mon ressentiment est juste. De quel droit un

homme accable-t-il ſon ſemblable du fardeau du mépris, de ce fardeau inſupportable? & de proche en proche, quel rang ſeroit à l'abri du dédain outrageant, ſi celui qui occupe un gradin un peu plus élevé, ſe croyoit en droit de fouler celui qui occupe un gradin plus bas? ... Pour un rôle éphémere que chacun joue ici-bas en paſſant, & tandis que nous ſommes tous égaux par la nature, la ſouffrance & la mort, le riche, du ſein de ſes jouiſſances que les loix lui aſſurent, au lieu de compatir du moins aux privations que le pauvre éprouve, le repouſſera d'une maniere injurieuſe, lui fera ſentir le mépris, l'outragera dans ſon infortune? Non, ce pitoyable, ce cruel orgueil doit être flétri, & l'amour de l'ordre exige aujourd'hui que l'inſolent qui marchoit ſur la tête de ſon frere ſoit à ſon tour humilié.

Madame MILVILLE.

Je ne prétends pas excuſer ſa conduite; mais il eût peut-être fait dans la ſuite ce qu'il n'a pas fait d'abord.

VANGLENNE.

Quand le premier mouvement du cœur humain n'eſt pas bon, le ſecond devient pire encore; & la triſte humanité n'a peut-être d'autre vertu que ce premier cri de la commiſération & de la pitié... Qui l'étouffe, eſt mort au bien.

Madame MILVILLE.

Ne m'avez-vous pas dit que mon frere alloit vous donner quelque ſecours, & que ſa femme l'en avoit empêché?

VANGLENNE.

Oui, ſix francs peut-être, pour ſe débarraſſer de moi, pour me congédier, pour ſe dérober à mes gémiſſemens importuns.

Madame MILVILLE.

Vous voyez qu'il ſe laiſſe entiérement gouverner par elle, & que moins coupable...

VANGLENNE.

Vice de plus, ſi réſiſtant au bien, il n'a pas la force de faire le mal tout ſeul, s'il a beſoin d'un complice... J'avoue toutefois, qu'il eſt le moins méchant des deux.

Madame

Madame MILVILLE.

Elle ne le rend pas heureux... Il y a beaucoup à dire.

VANGLENNE.

Je ne comprends pas, il eſt vrai, comment on peut réſiſter au malheur de l'avoir pour femme... Il faut donc que ſon mari ſoit digne d'elle, & qu'il ne ſoit pas plus malheureux avec cette femme petite & avide, qu'il ne ſeroit heureux s'il en poſſédoit une tendre & généreuſe... Ces deux ames du moins ſympathiſent heureuſement, & rien n'eſt gâté.

Madame MILVILLE.

Helas!... il y aura donc entre vous une ſéparation éternelle?

VANGLENNE.

Oui, & de tout l'intervalle qui ſe trouve entre nos ames. Je ne lui veux point de mal; mais comme il ſe fait petit pour de l'or, il m'eſt permis de rire de ſa baſſeſſe, & je retiendrai l'or qu'il couve des yeux, pour le placer dans des mains plus dignes de le

recevoir. Voilà toute ma vengeance ; elle eſt légitime : d'ailleurs je diſpoſe de ce qui m'appartient : tout ſe paſſera ſans les offenſer ; les meilleures vérités gliſſent ſur les cœurs avares ; on les ſiffle, ils s'applaudiſſent encore. Et qui les oblige, après tout, de venir s'expoſer aux coups ?

Madame MILVILLE.

Ah ! modérez votre indignation, je vous ſupplie...

SCENE V.

VANGLENNE, Madame MILVILLE, DORTIGNI, Madame DORTIGNI.

Madame DORTIGNI.

MON cher couſin, vraiment, vous êtes un joli eſpiegle. Eſt-ce au Nouveau-Monde qu'on apprend ces jolis tours-là ? Vous avez déployé l'imagination la plus originale, la plus riante...

VANGLENNE.

Vous a-t-elle fait rire, madame ?

DORTIGNI.

Vous avez très-bien joué votre rôle.

VANGLENNE.

Et vous, monſieur, vous ne vous maſquiez point, n'eſt-il pas vrai ? Vous alliez à front découvert...

DORTIGNI.

Nous venons pour avoir l'honneur de vous ſaluer, & de vous offrir nos excuſes.

Madame DORTIGNI.

Oui, malin, mais charmant... Nous avons eu regret de ne vous avoir pas mieux accueilli; & nous venons...

VANGLENNE.

Mais ce n'eſt pas ici mon domicile, madame.

Madame DORTIGNI.

Comment donc ?

VANGLENNE.

Vous le ſavez, je demeure au Cadran

bleu ; telle eſt l'adreſſe que j'ai eu l'honneur de vous indiquer.

Madame DORTIGNI.

Bonne folie ! Vous plaiſantez encore ?

VANGLENNE, *ſérieuſement.*

Je ne plaiſante point, madame. Si vous voulez me rendre viſite, c'eſt là que vous me trouverez, & que j'aurai l'honneur de vous recevoir. Ici, vous êtes chez votre ſœur. (*Il s'éloigne, ſe jette dans un fauteuil, & prend un livre qu'il lit négligemment.*)

Madame DORTIGNI

J'ai déjà vu la chere ſœur ; elle nous a annoncé votre généroſité ; je l'en ai félicitée ſincérement... Elle étonneroit de la part de tout autre ; mais vous êtes l'homme inconcevable, unique.

VANGLENNE.

Je connois d'autres êtres plus rares encore, qui ne manquent ni un vice, ni un ridicule.

Madame DORTIGNI *s'aſſied à côté de ſa ſœur, & lui fait mille careſſes.*

Je vous trouve le meilleur viſage du monde, chere ſœur, un air content, ſatisfait.

VANGLENNE.

Oui. Oh ! cela ira de mieux en mieux, j'y compte bien.

Madame DORTIGNI.

Et les chers enfans comment ſe portent-ils ?

Madame MILVILLE.

Très-bien... Ils ſont ici... Croyez-vous que je puiſſe les abandonner ?

Madame DORTIGNI.

Oh ! vous les aimez trop. Je brûle de les embraſſer... Ils ſont charmans...

VANGLENNE, *toujours dans un certain éloignement.*

Ils ont eu le tems de grandir depuis que vous ne les avez vus.

Madame MILVILLE.

Et les vôtres, ma ſœur ?

Madame DORTIGNI.

Ils ſe portent bien.

VANGLENNE, *toujours aſſis, bruſquement.*

Vous avez des enfans, madame?

Madame DORTIGNI.

Oui, couſin; ils ſont au college.

VANGLENNE.

Vous ferez bien de les y laiſſer, madame.

Madame DORTIGNI.

C'eſt mon intention.

VANGLENNE.

Et de prendre garde ſur-tout de les élever vous-même.

Madame DORTIGNI.

Vous voudrez bien remarquer, monſieur, que je ne ſaurois leur montrer du latin; car on ne nous l'enſeigne point.

VANGLENNE.

Du latin! Oh, qu'ils n'en ſachent pas un mot, & qu'ils aient le ſens droit, & ſur-tout le cœur ſenſible & bon! Voilà l'eſſentiel; mais je crains pour eux le malheur de leur naiſſance.

Madame DORTIGNI.

Le cher couſin a encore un peu du reſſentiment de l'aventure de tantôt.

DORTIGNI, *ſe levant.*

Nous avouons nos torts ; & ſi nous venons ici, c'eſt pour les réparer... Je ne ſais plus quel ancien a payé de même l'intérêt de ſon extérieur. C'étoit un ſage ; il n'y fut pas ſenſible.

VANGLENNE.

On lui fit, à ce que je me rappelle, ſcier ou fendre du bois... On l'employa du moins, & on le crut bon à quelque choſe ; on ne le congédia point.

DORTIGNI.

Vous avez trop d'eſprit, mon cher couſin, pour vous fâcher de cet oubli. Les trois quarts de Paris y euſſent été attrapés tout comme nous.

VANGLENNE.

Faites-vous l'éloge des habitans de la capitale? Ils vous doivent un remerciement...

Madame DORTIGNI, *à ſa ſœur.*

Chere ſœur, faites qu'en ce jour la paix ſe rétabliſſe dans toute la famille.

Madame MILVILLE.

C'eſt l'objet de tous mes vœux... & je ne deſire rien tant.

Madame DORTIGNI.

Repréſentez au cher couſin combien nous ſommes déſolés & repentans. Nous comptons effacer, par le dévouement le plus abſolu & l'aſſiduité la plus conſtante, les erreurs de cette fatale matinée.

Madame MILVILLE.

J'ai fait & je ferai tout ce qui ſera en mon pouvoir pour que tout ſoit oublié.

Madame DORTIGNI, *après un ſilence.*

On dit que c'eſt un beau pays que la Guadeloupe, que ſon ſol eſt fertile, que ſon climat eſt ſain & agréable, que l'eau y eſt renommée comme pure & ſalutaire.... Les Anglois ne s'en ſont-ils point emparés?.. (*Après un ſilence.*) Le cher couſin aime beaucoup la lecture, à ce qu'il paroît... Je

prendrai la liberté de lui envoyer des livres choiſis de ma bibliotheque... J'en ai de fort eſtimés... car je n'achete de livres qu'après avoir lu les extraits.

VANGLENNE.

Je lis peu; mais j'examine le front de l'homme.... Ce livre-là n'eſt pas toujours agréable, il s'en faut; mais il dit beaucoup, pour qui ſait y voir. (*Il continue de lire.*)

Madame DORTIGNI.

Celui que vous tenez paroît vous occuper fort. Pourroit-on ſavoir ce que c'eſt?.. Eſt-ce une nouveauté?... Il y en a peu d'agréables.

VANGLENNE.

Je ne ſais; c'eſt un aſſemblage de vers. Celui-ci eſt intitulé: *Le plus joli des recueils.*

Madame DORTIGNI.

Des vers! des vers! on ne voit que cela.

DORTIGNI.

C'eſt une collection, mais, en vérité, des plus déteſtables.

VANGLENNE.

Je ſuis aſſez de votre avis; je n'aime pas trop en général les vers françois... Selon

moi, ils ont tué la poéſie : notre verſification eſt d'une marche ſi égale, ſi monotone, qu'elle m'endort le plus ſouvent... Puis il y a de très-jolis vers qu'on pourroit comparer à la toile d'araignée ; ils ſont fins, tiſſus avec beaucoup d'art, & inutiles. Mais dans ce tas de frivolités vuides de ſens, je viens de tomber par haſard ſur une piece qui me fait rire malgré moi.

Madame DORTIGNI.

Cela n'eſt pas malheureux. Qu'eſt-ce donc ?

VANGLENNE.

Épître à mon habit.

DORTIGNI.

Oh ! monſieur, je connois cela ; c'eſt du plus mauvais goût, du plus mauvais genre !

VANGLENNE.

Vous connoiſſez la piece, monſieur ?

DORTIGNI.

Oui, j'ai lu autrefois cette fadaiſe.

VANGLENNE.

Mauvais goût, mauvais genre, ſoit... Mais

c'eſt ce que j'ai encore vu de mieux dans ce recueil.

DORTIGNI.

On ne loue guere cela, même dans les journaux.

VANGLENNE.

Je ne puiſe point ma doctrine dans les jugemens d'autrui; en fait de littérature, je m'en rapporte à moi, & tout le monde devroit en faire autant.

DORTIGNI.

Les journaux ſont néanmoins les ſoutiens éternels du bon goût, les diſpenſateurs de la vraie renommée.

VANGLENNE.

Cela ſe peut, je ne diſpute point là-deſſus... Je dis ſeulement que je lis les ouvrages, au lieu de lire les extraits qu'on en fait, & ce dans la crainte d'être trompé.

DORTIGNI.

Mais enfin, monſieur, il faut un tribunal, pour ſavoir ſi tel ouvrage eſt de bon goût, ou de mauvais goût.

VANGLENNE.

Ira au tribunal qui voudra, je n'empêche; je juge pour moi; mon juge ſuprême eſt ma ſenſation, & je n'admire que lorſque je ſuis affecté... Je ne ſerai point comme cet écolier qui demandoit à ſon gouverneur, à la promenade: monſieur, dites-moi, ai-je bien du plaiſir?

Madame DORTIGNI.

Mais, mon ami, le cher couſin a raiſon; ce qu'il dit eſt fort ſenſé. Il eſt ridicule d'aller demander à un autre ſon ſentiment ſur tel ouvrage, lorſqu'on peut le lire & le juger par ſoi-même. Le plaiſir qu'on reçoit, eſt le garant infaillible de la valeur d'un ouvrage; tout ce qu'on écrit périodiquement, au nom des regles, ne prouve pas que le cenſeur a raiſon, & qu'on a tort d'applaudir. Ainſi laiſſez là cette diſcuſſion.

VANGLENNE.

Liberté entiere, madame. En fait de littérature, la tolérance eſt le droit, la diſcuſſion permiſe... Les opinions ſont libres... Tous

les débats que leur diverſité fait naître ſont fort innocens. Examinons donc ſenſément la piece.

DORTIGNI, *à part.*

Comment ce livre s'eſt-il trouvé là ? C'eſt à bon droit que je hais les auteurs ; ils ne tendent qu'à faire naître des idées dont on ſe paſſeroit bien.

VANGLENNE.

Epître à mon habit. Ce titre-là, d'abord, eſt d'un homme qui voit, qui ſent. Cela ne reſſemble point à ces épîtres à Flore, aux Zéphirs, à des filles d'opéra.... J'aime ce titre... *Epître à mon habit.*

DORTIGNI.

L'épître n'a pas fait fortune... je vous en préviens... Je ne l'ai point vu citée comme un modele.

VANGLENNE.

Il y a quelques bons ouvrages dans ce cas-là ; mais enfin il ſe trouve un admirateur qui décide pour ſon compte.... A lui permis, je penſe. Puiſqu'il y a à Paris preſqu'autant

de livres qu'il y a de lecteurs, il eſt licite de choiſir à ſon gré les ouvrages, comme on choiſit ſes amis.

Madame DORTIGNI.

Tout ce que dit le couſin eſt d'une vérité, d'une juſteſſe ſurprenante, & je ne ſais pourquoi vous voulez contredire des choſes auſſi lumineuſes... Vous ne voyez que par les journaliſtes. Et que ſont-ils eux, pour s'établir juges & critiques ?

VANGLENNE.

Madame, le combat eſt engagé, & chacun peut défendre ſon opinion. Voyons donc.

Ah, mon habit, que je vous remercie !
(*Prenant le galon de ſon habit.*) Je ne me laſſe point d'admirer ce début, cette exclamation pleine de vérité & de ſel.

Ah, mon habit, que je vous remercie !
Que je vaux aujourd'hui, grace à votre valeur !

DORTIGNI.

Vaux, valeur.

VANGLENNE.

Soit....

Je me connois ; & plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
Par une ſecrete magie,
Ait caché dans vos plis un taliſman vainqueur,
Capable de gagner & l'eſprit & le cœur.

Qu'en dites - vous, monſieur l'ariſtarque ? .... Voyons, exercez toute votre adreſſe... Je vous devine ; *gagner* n'eſt peut-être pas le terme propre : un habit ne gagne point les cœurs ; ils reſtent toujours ce qu'ils ſont, faux, doubles, trompeurs ; mais l'habit leur impoſe des apparences contraires. *Amadouer* ſeroit le mot ; mais je ſoupçonne que gagner, qu'en penſez - vous ? devient un trait ironique. Laiſſons - le...

Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus ! quels égards, quel accueil !...
Auprès de la maîtreſſe & dans un grand fauteuil...

Dans un grand fauteuil à bras ; on le voit.

Je ne vis que des yeux toujours prêts à ſourire.

*

Toujours prêts à ſourire ! Cela eſt d'une expreſſion vivante... Des yeux qui mentoient d'ailleurs... Qu'importe?.. Le poëte peint les dehors.

J'eus le droit d'y parler, & parler ſans rien dire.

Parler ſans rien dire ! Il y avoit de quoi parler cependant; il parloit probablement. Mais tel s'endurcit le cœur & les oreilles. Cela revient au même.

Cette femme à grands falbalas...

Ah, ah, ah ! je ne puis m'empêcher de rire.

Cette femme à grands falbalas
Me conſulta ſur l'air de ſon viſage.

Je paſſe quelques vers.

Ce que je décidai fut le nec plus ultra.....
On applaudit à tout; j'avois tant de génie !
Ah, mon habit, que je vous remercie !
C'eſt vous qui me valez cela.

Oh ! je l'apprendrai par cœur, cette piece. Elle eſt ſemée de traits heureux, de ſaillantes vérités.

Madame

DORTIGNI.

La connoiſſance du monde y manque.

VANGLENNE.

La connoiſſance du monde!.. Ecoutez ceci, monſieur.

Ce marquis, autrefois mon ami de college,
Me reconnut enfin, & du premier coup-d'œil
Il m'accorda par privilege
Un tendre embraſſement qu'approuvoit ſon orgueil.
Ce qu'une liaiſon dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs, que rien ne dérégla...

On ne compte point ici de légeres fredaines, tribut payé à la fougue de l'âge.

Ce qu'une liaiſon dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,
N'euſſent obtenu de ma vie,
Votre aſpect ſeul me l'attira.
Ah, mon habit, que je vous remercie!
C'eſt vous qui me valez cela.

Cette épître eſt unique. *Me reconnut*, eſt un hémiſtiche qui vaut pour moi le *qu'il mourût* de Corneille. *Me reconnut enfin.* Oui,

je ſoutiendrai cette piece envers & contre tous; je la ſoutiendrai contre les feuilliſtes, les folliculaires, les ſcholiaſtes, les périodiſtes, les journaliſtes, les jugeurs... Pardonnez; le plaiſir m'emporte.

DORTIGNI.

Je n'admire pas tant que vous... Cela peche par le ſtyle.

VANGLENNE,

Le ſtyle? Mais le ſtyle, qu'eſt-il autre choſe que les idées, s'il vous plait? Voyez comme ceci eſt charmant, & même bien écrit!

J'entrois jadis d'un air diſcret;
Enſuite, ſuſpendu ſur le bord de ma chaiſe,
J'écoutois en ſilence, & ne me permettois
Le moindre ſi, le moindre mais.
Avec moi tout le monde étoit fort à ſon aiſe,
Et moi je ne l'étois jamais.

DORTIGNI.

Proſaïque, mal rimé, commun, trivial. C'eſt mon avis, monſieur, & celui des gens de goût.

Madame DORTIGNI.

Mais, mon mari, vous voulez juger des vers, & vous ſavez que vous ne vous y connoiſſez pas.... Paſſe peut-être pour de la proſe.

VANGLENNE.

Madame, chacun eſt juge né des ouvrages de littérature. Monſieur a quelque raiſon de ſe récrier. *Sur le bord de ma chaiſe*, me ſemble en effet mis là pour la rime. On ne fait pas aſſeoir un pareil homme; non, jamais; on le fait tenir debout une heure; il n'eſt pas aſſis, vous dis-je... Il a le corps penché, le chapeau ſous le bras, les mains croiſées ou ſuppliantes, dans l'attitude... Vous me comprenez? ...

Madame MILVILLE, *peinée.*

Ma ſœur, que je ſouffre!

Madame DORTIGNI.

J'aime mieux le voir évaporer ainſi ſon feu... Plus cela eſt vif, moins cela durera.

VANGLENNE.

Un rien auroit pu me confondre.

Un regard, tout m'étoit fatal;
Je ne parlois que pour répondre;
Je parlois bas, je parlois mal.
Un ſot provincial, arrivé par le coche,
Ou de plus loin.
Eût été moins que moi tourmenté dans ſa peau.

DORTIGNI.

Dans ſa peau! Quelle expreſſion!

VANGLENNE.

Je me mouchois preſqu'au bord de ma poche,
J'éternuois dans mon chapeau,

(Ici Vanglenne éternuera profondément, il répondra d'un coup de tête.)

On pouvoit me priver, ſans aucune indécence,
De ce ſalut que l'uſage introduit.
Il n'en coûtoit de révérence
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.

Madame DORTIGNI.

Monſieur lit à merveille.

VANGLENNE.

C'eſt que je ne ſens pas mal, madame.
Mais à préſent, mon cher habit,

Tout eſt de mon reſſort ; les airs , la ſuffiſance ,
Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'ai-
ſance ,
Deviennent mes tons favoris.
Eſt-ce ma faute à moi , puiſqu'ils ſont ap-
plaudis ?

L'auteur fait mention ici de la Hollande ; où *le galon qu'on renomme n'attire point l'hommage des adorateurs de l'or* , & dit en parlant de nos uſages , ces deux vers qui peuvent faire proverbe :

Ici l'habit fait valoir l'homme ,
Là l'homme fait valoir l'habit.

Et il conclut :

Mais chez nous , peuple aimable , où les gra-
ces , l'eſprit
Brillent à préſent dans leur force ,
L'arbre n'eſt point jugé par ſa fleur ou ſon fruit ;
On le juge ſur ſon écorce.

Eh bien , monſieur , qu'en dites - vous ? Il n'y a point là de faux brillant , d'enluminure , de bel-eſprit , tel qu'en affectent des écrivains maniérés : c'eſt du bon , du ſolide eſprit , de

la raiſon, & c'eſt là ce qui fait vivre un ouvrage. Comment ſe nomme l'auteur de cette épître ?

DORTIGNI.

Je ne ſais pas, monſieur ; je m'occupe fort peu de ceux qui écrivent ou n'écrivent pas.

VANGLENNE.

Moi, je voudrois avoir le plaiſir de faire ſa connoiſſance, pour lui témoigner combien ſon bon ſens me charme... Mais, monſieur, puiſque la diſcuſſion eſt entamée, & que le champ eſt libre aux demandes & aux réponſes, quel eſt, ſelon vous, le réſultat de cette piece ?

DORTIGNI, *avec humeur.*

C'eſt qu'il faut, monſieur, s'accommoder aux mœurs reçues ; & puiſqu'on n'a beſoin dans le monde que d'un habit pour paſſer comme les autres, il ne faut point, par bizarrerie, ſe refuſer à l'endoſſer.

VANGLENNE.

Voilà ce que vous avez dit de mieux. Et moi, monſieur, & moi je vais plus loin, c'eſt

que, comme on n'a de beaux habits qu'avec de l'or, (& habit ſignifie ici, dans ſon acception générale, toutes les décorations extérieures qui annoncent un homme, comme ameublement, table, équipage, &c.) je ſoutiens qu'il n'y a rien de préférable à l'or ; qu'il n'y a que cela de deſirable, d'eſtimable au monde ; qu'il faut ſans pudeur être ſon eſclave, tourner tous ſes vœux du côté de la fortune, ne rougir d'aucune démarche baſſe ou honteuſe, dans l'eſpoir même incertain d'en obtenir quelques parcelles : conſéquemment je ſoutiens qu'il ne faut point communiquer avec celui qui n'a point d'or, qu'il faut être dur envers lui par caractere, inſolent par principe, & raiſonner même l'inſenſibilité à ſon égard. Telles ſont les loix ſuprêmes & ſacrées de l'intérêt perſonnel, qui doit tout écarter, tout envahir, tout étouffer ſans remord. L'intérêt perſonnel ne calcule que ce qu'un homme peut rendre à un autre, & il doit voir comme s'il n'exiſtoit pas celui qui n'ayant point d'or, ne lui eſt bon à rien.

Madame DORTIGNI.

Je vous réponds, monſieur, que ces principes me ſemblent affreux, odieux, abominables, que je ne crois pas qu'ils puiſſent être adoptés de perſonne; je ne vois pas non plus, qu'il faille rabaiſſer juſqu'à ce point l'humanité.

VANGLENNE.

Et moi je vous ſoutiens, madame, (& je frémis en le diſant) je ſoutiens qu'il exiſte des envieux du bien fait à autrui, des envieux forcenés, qui gémiſſent lâchement (quoique déjà partagés des biens de la fortune) de voir la richeſſe paſſer devant leurs mains tendues & ouvertes, qui voudroient tout raſſembler pour eux ſeuls, tout envahir, fruſtrer leurs voiſins, leurs amis, leurs parens, jouir excluſivement, & fermant enſuite leur porte, endurcir leur oreille aux cris de leurs beſoins, s'ils ne jouiſſent pas intérieurement de leurs privations.

Madame MILVILLE, *à part.*

Ah, Dieu! comme il s'enflamme!.. Que je voudrois être loin!

Madame DORTIGNI.

Quel affreux tableau vous venez de tracer, monſieur!... Non, ces monſtres n'exiſtent point... Ils ſont le produit de votre imagination...

DORTIGNI.

Mais, monſieur ne veut faire ici aſſurément aucune application.

Madame DORTIGNI.

Oh! il eſt trop judicieux, trop honnête pour cela : mais pour diſſuader entiérement le cher couſin, qui voit aujourd'hui l'humanité en noir, je prendrai ſa défenſe.

VANGLENNE.

Vous, madame?

Madame DORTIGNI.

Oui, monſieur; & pour éloigner de votre eſprit les nuages qui peuvent encore l'offuſquer, j'oſerai me citer en exemple.

VANGLENNE.

Vous, madame?..En exemple!..

Madame DORTIGNI.

J'ai cru vous entendre, mon cher couſin,

Permettez-moi de vous répondre. Tout ce que j'apperçois ici eſt à ma belle-ſœur ; vous la comblez de vos largeſſes ; le bien que vous lui faites n'excite en moi ni envie ni jalouſie, je vous le proteſte du fond de l'ame : au contraire, je jouis comme elle de ſon propre bonheur, & dans ce moment je ne veux, ne deſire, ne demande, n'implore que ſon amitié & la vôtre.

VANGLENNE.

Vous aimez votre belle-ſœur, madame ? Vous demandez ſon amitié, vous vous réjouiſſez intérieurement du bien que je lui ai fait, & que je lui prépare ? Vous voulez être ſon amie ſincérement ?

Madame DORTIGNI.

Oui, mon cher couſin, (*Embraſſant madame Milville.*) je l'aime, & je lui en donnerai des marques dans toutes les occaſions... Ne prenez pas, monſieur, les diſtractions, trop ordinaires dans le monde, pour de l'inſenſibilité.

VANGLENNE.

Vous l'aimez, & vous me l'assurez? ... Ah! prenez garde; je suis habile à lire sur les visages ce qui se passe au fond des cœurs. .. Tenez-vous bien... Si je me suis trompé, comme cela se pourroit, si en effet la sensibilité réside encore au fond de votre ame, & que vous n'ayez été égarée, comme vous le dites, que par les distractions du monde, les usages journaliers que le luxe commande, que le faste établit, j'oublierai tout; j'en suis capable; je reviendrai véritablement à vous & sans aucun ressentiment.... Je ne suis, madame, ni injuste, ni vindicatif; je sais qu'il y a des sentimens vertueux qui dorment en nous, sans être étouffés, & qui se réveillent, qui renaissent, quand les cœurs sont émus. Je sais qu'il ne faut jamais désespérer du cœur de l'homme, foible, mais bon, chez le grand nombre. Helas! nous avons tous trop besoin d'indulgence, pour ne pas apprendre à distinguer la foiblesse du vice & l'erreur de la dureté... Je vais donc

jouir de votre retour à la ſenſibilité, & il me ſera bien cher... S'il eſt ainſi, tout ſera oublié, & vous retrouverez en moi un parent. (*Il ſonne un domeſtique.*) Faites entrer.

SCENE VI.

ACTEURS PRÉCÉDENS, UN NOTAIRE.

(*Le notaire entre & donne un papier à Vanglenne.*)

VANGLENNE, *ſe levant.*

VOICI une donation entiere de mes biens, que je fais à ma couſine. Elle eſt motivée par ce qu'il y a de plus juſte, l'amitié, l'eſtime, la reconnoiſſance. Tout le moude ſaura ce que j'ai fait pour elle, & pourquoi je l'ai fait. Je dirai à qui voudra l'entendre, la maniere généreuſe & noble dont j'ai été accueilli dans ſes humbles foyers ; & tout

le monde, je penſe, m'applaudira. Il eſt licite ſans doute de faire du bien à une parente vertueuſe, ſur-tout lorſqu'elle eſt veuve, & qu'elle a des enfans à élever; mais comme j'ai réfléchi que la chicane s'attachoit à tout, bouleverſoit tout, dévoroit tout, que l'on caſſoit les actes des vivans dès qu'ils étoient morts, j'ai cherché la forme de donation la plus entiere, la plus complete, la plus inviolable. J'ai appris qu'un contrat de mariage réuniſſoit tous ces points divers, & j'ai jugé à propos de faire dreſſer un tel acte.

Madame DORTIGNI, *à part.*

O dépit, ô rage! Voilà ce que je redoutois... Contraignons-nous.

VANGLENNE, *s'avançant vers Mad. Milville.*

Madame, nos ames ſe connoiſſent; elles ſont déſormais unies l'une à l'autre.... Je vous offre ma main... Vous pourriez aimer la perſonne ſans les richeſſes, comme les richeſſes ſans la perſonne.... Voici le moment que je vous ai annoncé tantôt, & la

ſeule maniere de mettre le porte-feuille en communauté... Gardez-le, ou daignez ſigner.

Madame MILVILLE.

La ſurpriſe m'a ôté la voix... Ah, mon bienfaiteur! vous méritiez une femme plus accomplie que moi... Ne pouvons-nous vivre ſous les loix de l'amitié? Voilà ce que vous m'aviez promis.

VANGLENNE.

Je comptois vivre ainſi avec vous, chere couſine, & je n'aurois eu alors d'autre titre pour jouir de ce bonheur, que celui de votre ami; mais penſez-vous que la médiſance nous eût épargnés? En vain nous vivrions dans l'innocence; la calomnie, cette ennemie irréconciliable des mœurs les plus chaſtes, ne tarderoit pas à ſouiller la pureté de notre amitié, & elle y ſuppoſeroit des liens qui nous déshonoreroient... Je veux la faire taire à jamais, parce que je connois ſa langue, d'abord fauſſe, careſſante, puis envenimée... J'aſpire enfin à m'unir à un cœur que je ſuis bien ſûr d'eſtimer à jamais.

Madame MILVILLE.

Vous m'avez choiſie... Je vous dois tout... Eh bien! je donne un pere à més enfans.

VANGLENNE.

Oui, je vous-le jure, & j'en atteſte le ciel & l'honneur.

Madame DORTIGNI, *à part.*

Je me ſens ſuffoquée... J'étouffe.... Comment domter?..

VANGLENNE, *ſignant après madame Milville.*

Notre hôtel n'en fera plus qu'un.

Madame MILVILLE, *avec ſentiment.*

Ainſi que nos cœurs....

Madame DORTIGNI, *à part.*

Je vais m'évanouir, je le ſens...

VANGLENNE.

Allons, madame, voilà le ſceau éternel de la réconciliation; elle ſera entiere de mon côté : que la joie triomphe aujourd'hui, que tout autre ſentiment s'efface... Signez le bonheur de votre ſœur & le mien...

72-35a

Tenez, prenez, voilà la plume ; & vous, monſieur, après, s'il vous plait.

Madame DORTIGNI, *prenant la plume.*

Ah ! de tout mon cœur. (*Approchant de la table.*) Pourrai-je me vaincre ?.. Eſſayons. Ah ! (*Elle grincera des dents, jetera un cri de rage étouffé, & tombera ſans connoiſſance.*) Dieu ! je n'en puis plus... Je me meurs...

Madame MILVILLE, *jetant un cri.*

Eſt-il poſſible !.. Il faut du ſecours. (*Elle appellera.*)

DORTIGNI.

Elle eſt quelquefois ſujette à ces accidens-là.

Madame MILVILLE.

Elle ne revient point.

VANGLENNE, *froidement.*

Qu'on la tranſporte. (*On l'emmene évanouie ; ſon mari & madame Milville la ſuivent.*) (*Seul.*) Femme cruelle & lâche ! tu n'étois pas même digne de ma vengeance... Je la regrette. Oublions dans le ſein de l'amitié, qu'il exiſte des cœurs à ce point inſenſibles & envieux.

FIN.

E782
M555h

WILLIAM SALLOCH
Pines Bridge Road
Ossining, N.Y. 10562